

## Le Temps (Paris)

Nr. 22651

## Une visite à Freud

Un des professeurs les plus connus de l'université de Vienne, M. X..., qui porte le titre naguère si envié de *Hofrat* (conseiller aulique), m'offre aimablement de me conduire chez Freud, dont il est l'intime ami. J'accepte avec joie cette invitation, car je désirais vivement rencontrer, durant mon séjour en Autriche, le célèbre inventeur de la psychanalyse.

Un coup de téléphone. Rendez-vous est pris pour le surlendemain après déjeuner.

Je consacre les deux jours qui me restent à relire quelques livres de Freud, notamment *l'Introduction à la psychanalyse* qui contient le résumé de sa doctrine et dont il existe une bonne traduction française par Jankelevitch.

Ce qui, dans ses théories, frappe avant tout le profane, c'est leur extrême ingéniosité. Ce domaine obscur et jusqu'ici à peine exploré de l'inconscient, qui alimente, si tant est qu'il ne la domine, notre activité intellectuelle et émotive, Freud en est devenu l'explorateur, aussi subtil qu'aventureux. Il nous prend par la main, allume sa lanterne et nous en montre tous les recoins. Nous le suivons, très intéressés, parfois très étonnés, assez souvent choqués. Il projette une lumière aveuglante sur tout ce que nous portons en nous; et c'est effrayant tout ce que nous portons!

Il trouve un sens à nos rêves dont nous pensions qu'ils n'en ont aucun. Il nous guide, comme Ariane, à travers nos hallucinations et nos cauchemars. Nos erreurs et nos « lapsus », ceux de la langue comme ceux de l'esprit, ce qu'il appelle les *actes manqués*, les mille détails de notre vie enfantine, de notre existence sommeillante, tout cela qui nous paraissait si confus, si vague, si inexplicable est, grâce à lui, expliqué, classé, étiqueté.

Freud reprendrait volontiers à sa manière le mot célèbre de La Rochefoucauld, pour affirmer que toutes les passions, tous les sentiments de l'homme se perdent dans la sensualité ou plutôt dans la sexualité comme les fleuves dans la mer. Même alors que nous venons à peine de naître, c'est l'instinct sexuel qui commande tout en nous. Nous avons l'impression que Freud nous y ramène toujours avec une complaisance excessive et dans plus d'un cas arbitraire. C'est le *leitmotiv*, le « tarte-à-la-crème » de sa doctrine.

Telle qu'elle est cependant, avec ses grossissements et ses manies, cette doctrine demeure des plus curieuses.

C'est avec beaucoup d'intérêt que, en compagnie de mon aimable introducteur, le conseiller aulique, je me dirige vers la maison de Freud, dans la Berggasse.

Un assez vaste appartement, contenant un grand nombre d'objets d'art, surtout d'art égyptien et grec, têtes de statues, vases, moulages, reproductions photographiques. C'est dans cette atmosphère, rappelant le musée plus que la bibliothèque, que Freud nous reçoit.

Un type sémitique, extrêmement accentué, l'air d'un vieux rabbin arrivant tout droit de Pales-

mine. Il a l'orgueil de son école, de ses nombreux disciples, éparpillés à travers l'univers, et dont certains au demeurant ne sont pas sans créer des embarras au maître, par la façon trop indépendante dont ils interprètent ses idées.

Nous parlons de ses théories, de la voie qu'il a suivie pour les mettre au jour et les répandre.

« Le point de départ, me dit-il, se trouve dans les leçons de Charcot à la Salpêtrière. »

Là-dessus, Freud me montre la célèbre gravure de Charcot, *la Leçon à l'hôpital*, qui orne, à la place d'honneur, un des murs de son cabinet. Tout au début de sa carrière, il suivit ses cours à Paris. C'est avec lui qu'il commença à étudier, dans un dessein purement médical, le mécanisme de l'hystérie.

Car — et ceci est un point essentiel — le philosophe en lui se double du médecin; ou plutôt il est médecin d'abord, philosophe ensuite. Il ne se contente pas de comprendre et d'expliquer. Il est avant tout soucieux de guérir.

C'est par l'étude des malades qu'il est arrivé à comprendre les gens qui se portent bien. C'est l'anormal qui éclaire le normal.

Parti de la maladie, toujours Freud a une tendance à y revenir.

Ainsi le germe de ses théories se trouve dans les leçons de Charcot et de Bernheim, professeur à Nancy. La psychanalyse est essentiellement, selon la définition de Freud lui-même, « une méthode de traitement de certaines maladies nerveuses ». Un de ses confrères de Vienne avait eu l'idée d'hypnotiser un hystérique, en le faisant remonter, d'associations en associations, jusqu'à la source des paroles incohérentes en apparence qu'il prononçait durant ses crises. Par là, le rôle considérable de l'inconscient avait été révélé au jeune médecin.

De bonne heure cependant, il se sépara de ses maîtres, pour fonder sa doctrine propre. Il leur reprochait de s'attaquer non pas à la racine du mal, mais uniquement à ses effets. Il fut ainsi amené à préciser, à coordonner de plus en plus ses théories. Un des points essentiels en était toujours le fameux « ramonage psychique », la cure par la conversation, consistant à obliger le malade à se raconter lui-même et à se guérir.

— C'est par là, me dit Freud, que j'ai été conduit à ma théorie de l'inconscient. Plus je poursuivais mes observations et plus j'étais convaincu de la richesse et de l'étendue de cet inconscient. C'est un vase plein à éclater où il convient de chercher et de trouver la source de notre vie émotive, non seulement dans la maladie, mais encore dans l'état de santé. Tous nos « actes manqués », nos lapsus, nos erreurs, nos distractions, nos rêves se rattachent à des sentiments plus ou moins réprimés, quelquefois innocents, quelquefois inavouables.

— Nul, dis-je au médecin philosophe, n'excelle plus que vous à les suivre à la piste, à les filer comme ferait le plus adroit des détectives, et d'échelon en échelon, à remonter jusqu'à leur origine. Cette origine n'est presque jamais très pure. Mais ce n'est assurément pas votre faute!

Et je songeais à part moi, sans even m'en



# Une visite à Freud

Un des professeurs les plus connus de l'université de Vienne, M. X..., qui porte le titre naguère si envié de *Hofrat* (conseiller aulique), m'offre aimablement de me conduire chez Freud, dont il est l'intime ami. J'accepte avec joie cette invitation, car je désirais vivement rencontrer, durant mon séjour en Autriche, le célèbre inventeur de la psychanalyse.

Un coup de téléphone. Rendez-vous est pris pour le surlendemain après déjeuner.

Je consacre les deux jours qui me restent à relire quelques livres de Freud, notamment *L'Introduction à la psychanalyse* qui contient le résumé de sa doctrine et dont il existe une bonne traduction française par Jankelevitch.

Ce qui, dans ses théories, frappe avant tout le profane, c'est leur extrême ingéniosité. Ce domaine obscur et jusqu'ici à peine exploré de l'inconscient, qui alimente, si tant est qu'il ne la domine, notre activité intellectuelle et émotive, Freud en est devenu l'explorateur, aussi subtil qu'aventureux. Il nous prend par la main, allume sa lanterne et nous en montre tous les recoins. Nous le suivons, très intéressés, parfois très étonnés, assez souvent choqués. Il projette une lumière aveuglante sur tout ce que nous portons en nous; et c'est effrayant tout ce que nous portons!

Il trouve un sens à nos rêves dont nous pensions qu'ils n'en ont aucun. Il nous guide, comme Ariane, à travers nos hallucinations et nos cauchemars. Nos erreurs et nos « lapsus », ceux de la langue comme ceux de l'esprit, ce qu'il appelle les *actes manqués*, les mille détails de notre vie enfantine, de notre existence sommeillante, tout cela qui nous paraissait si confus, si vague, si inexplicable est, grâce à lui, expliqué, classé, étiqueté.

Freud reprendrait volontiers à sa manière le mot célèbre de La Rochefoucauld, pour affirmer que toutes les passions, tous les sentiments de l'homme se perdent dans la sensualité ou plutôt dans la sexualité comme les fleuves dans la mer. Même alors que nous venons à peine de naître, c'est l'instinct sexuel qui commande tout en nous. Nous avons l'impression que Freud nous y ramène toujours avec une complaisance excessive et dans plus d'un cas arbitraire. C'est le *leitmotiv*, le « tarte-à-la-crème » de sa doctrine.

Telle qu'elle est cependant, avec ses grossissements et ses manies, cette doctrine demeure des plus curieuses.

C'est avec beaucoup d'intérêt que, en compagnie de mon aimable introducteur, le conseiller aulique, je me dirige vers la maison de Freud, dans la Berggasse.

Un assez vaste appartement, contenant un grand nombre d'objets d'art, surtout d'art égyptien et grec, têtes de statues, vases, moulagés, reproductions photographiques. C'est dans cette atmosphère, rappelant le musée plus que la bibliothèque, que Freud nous reçoit.

Un type sémitique, extrêmement accentué, l'air d'un vieux rabbin arrivant tout droit de Palestine, le visage amaigri et émacié d'un homme qui aurait passé des jours et des nuits à discuter avec ses initiés les subtilités de la Loi, chez qui on sent une vie cérébrale très intense et le pouvoir de jouer avec les idées, comme un Oriental avec les grains d'ambre de son chapelet.

Quand il parle de sa doctrine, de ses disciples, il le fait avec un mélange de fierté et de détachement. C'est cependant la fierté qui do-

mine. Il a l'orgueil de son école, de ses nombreux disciples, éparpillés à travers l'univers, et dont certains au demeurant ne sont pas sans créer des embarras au maître, par la façon trop indépendante dont ils interprètent ses idées.

Nous parlons de ses théories, de la voie qu'il a suivie pour les mettre au jour et les répandre.

« Le point de départ, me dit-il, se trouve dans les leçons de Charcot à la Salpêtrière. »

Là-dessus, Freud me montre la célèbre gravure de Charcot, *la Leçon à l'hôpital*, qui orne, à la place d'honneur, un des murs de son cabinet. Tout au début de sa carrière, il suivit ses cours à Paris. C'est avec lui qu'il commença à étudier, dans un dessein purement médical, le mécanisme de l'hystérie.

Car — et ceci est un point essentiel — le philosophe en lui se double du médecin; ou plutôt il est médecin d'abord, philosophe ensuite. Il ne se contente pas de comprendre et d'expliquer. Il est avant tout soucieux de guérir.

C'est par l'étude des malades qu'il est arrivé à comprendre les gens qui se portent bien. C'est l'anormal qui éclaire le normal.

Parti de la maladie, toujours Freud a une tendance à y revenir.

Ainsi le germe de ses théories se trouve dans les leçons de Charcot et de Bernheim, professeur à Nancy. La psychanalyse est essentiellement, selon la définition de Freud lui-même, « une méthode de traitement de certaines maladies nerveuses ». Un de ses confrères de Vienne avait eu l'idée d'hypnotiser un hystérique, en le faisant remonter, d'associations en associations, jusqu'à la source des paroles incohérentes en apparence qu'il prononçait durant ses crises. Par là, le rôle considérable de l'inconscient avait été révélé au jeune médecin.

De bonne heure cependant, il se sépara de ses maîtres, pour fonder sa doctrine propre. Il leur reprochait de s'attaquer non pas à la racine du mal, mais uniquement à ses effets. Il fut ainsi amené à préciser, à coordonner de plus en plus ses théories. Un des points essentiels en était toujours le fameux « ramonage psychique », la cure par la conversation, consistant à obliger le malade à se raconter lui-même et à se guérir.

— C'est par là, me dit Freud, que j'ai été conduit à ma théorie de l'inconscient. Plus je poursuivais mes observations et plus j'étais convaincu de la richesse et de l'étendue de cet inconscient. C'est un vase plein à éclater où il convient de chercher et de trouver la source de notre vie émotive, non seulement dans la maladie, mais encore dans l'état de santé. Tous nos « actes manqués », nos lapsus, nos erreurs, nos distractions, nos rêves se rattachent à des sentiments plus ou moins réprimés, quelquefois innocents, quelquefois inavouables.

— Nul, dis-je au médecin philosophe, n'exceller plus que vous à les suivre à la piste, à les filer comme ferait le plus adroit des détectives, et d'échelon en échelon, à remonter jusqu'à leur origine. Cette origine n'est presque jamais très pure. Mais ce n'est assurément pas votre faute!

Et je songeais à part moi, sans oser m'en ouvrir à mon interlocuteur, au vers connu qui, neuf fois sur dix, s'appliquerait assez bien à ses théories ou plutôt à ceux qui en sont l'objet.

Tout homme a dans son cœur un ...!

... Freud nous parle ensuite de ses élèves répandus à travers le vaste monde, dans le nouveau continent aussi bien que dans l'ancien, de

Wenden



leurs travaux, des congrès qui les réunissent périodiquement, de la *Revue de psychanalyse* qu'ils ont fondée.

— C'est en France que j'en ai le moins, remarque-t-il. C'est dans votre pays que mes théories ont été le moins étudiées et divulguées.

— Comment l'expliquez-vous? lui dis-je.

— Je n'en sais trop rien. Je crois que les raisons en sont multiples. Peut-être la politique n'y est-elle pas étrangère.

— Je puis vous assurer qu'il n'en est rien, lui dis-je avec énergie. Il n'y a pas de pays au monde où l'on soit aussi prêt que chez nous à accueillir les idées du dehors, d'où qu'elles viennent. D'ailleurs on a beaucoup parlé de vos doctrines ces temps derniers. Un certain nombre de livres, d'études, d'articles leur ont été consacrés.

— J'entrevois une autre explication, ajoutet-il. Comme mes théories, au début tout au moins, se rattachaient à celles de votre grand Charcot, les Français ont été moins soucieux d'en suivre sur une terre, dans un esprit et dans une langue étrangers le développement. Ils se sont contentés du développement que ces idées avaient pris chez vous.

Freud a trouvé cette explication, séance tenante et comme en se jouant. J'ai l'impression qu'il l'a trouvée surtout pour me faire plaisir; pour peu qu'il eût cherché ailleurs, il en aurait très aisément trouvé une autre, très différente, sinon opposée.

L'extrême facilité avec laquelle les explications, les hypothèses naissent, affluent en lui, est des plus significatives. C'est la marque même de son esprit. S'agit-il d'interpréter un lapsus, surtout un rêve, alors son ingéniosité n'a vraiment plus de limites. Il faut lire dans *l'Introduction à la psychanalyse* son explication de quelques rêves. Il est impossible de pousser plus loin la subtilité, et aussi, il faut bien le dire, la fantaisie.

« Une jeune femme traverse le salon de son appartement et se cogne la tête contre le lustre suspendu au plafond. Il en résulte une plaie saignante. »

Voilà un rêve en apparence des plus simples.

On n'imagine pas tous les développements que Freud en tire aussitôt, les analogies et les comparaisons auxquelles il le rattache. Ces comparaisons sont d'ailleurs toutes d'un ordre extrêmement concret. Elles se ramènent toutes à quelques actes très simples. Bien que les points de départ soient des plus variés, le point d'arrivée est toujours identique et toujours il dépend aussi directement que possible de notre vie sexuelle.

C'est là en somme que tout vient aboutir. Cette insistance à nous y ramener nous paraît excessive et même plus d'une fois irritante. Car enfin la vie sexuelle, encore qu'elle tienne chez lui une grande place, n'est certainement pas tout dans l'homme. Il y a aussi d'autres choses, beaucoup d'autres choses. Freud soutient hardiment que non. Ce sont là, d'après lui, de simples apparences sous lesquelles il prétend nous faire voir toujours la même éternelle réalité.

Mais rien ne nous oblige à le croire. Rien ne nous oblige à voir dans chacun de nos semblables l'animal lubrique et salace auquel il prétend, de force, nous apparenter!

RAYMOND RECOULY.



05549 0003 000

Hamburgisches  
Welt-Wirtschafts-Archiv

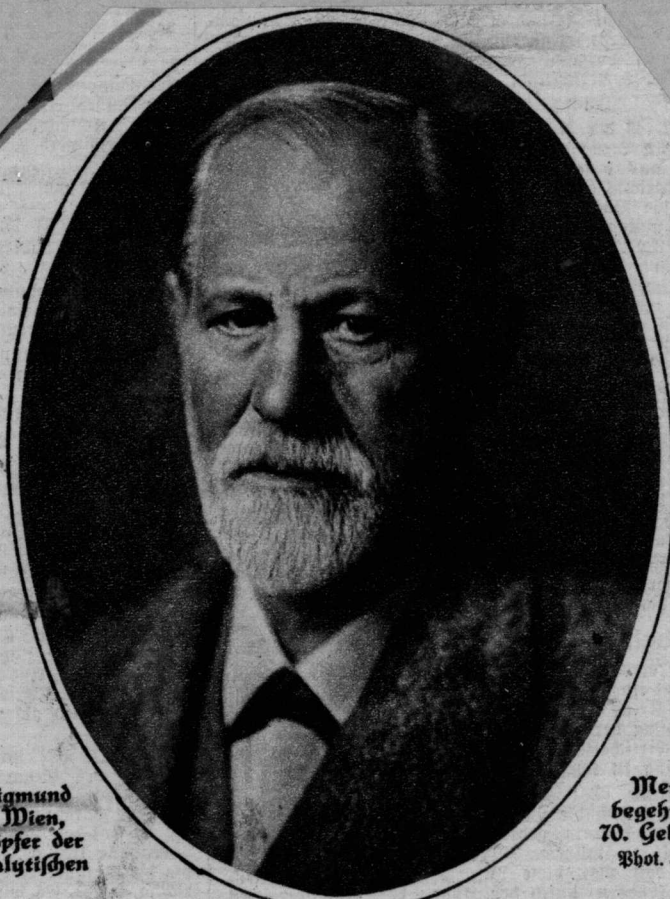
Freud, Prof. Sigmund

Signatur

Datum 6. Mai 1926 192

Hamburger Fremdenblatt

Nr. 124. -



Prof. Sigmund  
Freud, Wien,  
der Schöpfer der  
psychoanalytischen

Methode,  
begeht seinen  
70. Geburtstag.  
Phot. Salberstadt.



## Neue Zürcher Zeitung

Nr. 1454.

„Die psychoanalytische  
Bewegung“.

Dem publizistischen Eifer der psychoanalytischen Schule um Freud genügt es nicht mehr, daß sie in deutscher Sprache schon zwei offizielle Zeitschriften zur Mitteilung ihrer Lehre und zur Demonstration ihrer wirklichen oder vermeintlichen Forschungsergebnisse hat, und daß eine amerikanische, englische und französische Zeitschrift, jede unter entsprechend geschulter Leitung, herzlich bemüht sind, die von Freud gefundenen Formeln über das Wesen des Menschen auch dem Ausland nahezu bringen. Schließlich erreichte man mit diesen Zeitschriften die weiten Kreise der Laien und dennoch „gebildeten“ Menschen eben doch nicht, oder diese Kreise sprangen, wenn sie sich schon hatten anlocken lassen, aus dem Leserkreise rasch wieder ab, weil sie — angewidert von Formalismus, Orthodorie, Herrlichkeit und stofflichem Unrat, mit dem sie zusammenstießen — nicht mit Unrecht fanden, daß das Leben für die Beschäftigung mit solcher Lektüre zu kostbar sei.

Um ein Verbindungsglied zwischen diesen noch unberührten oder schon abgeschreckten „Gebildeten aller geistigen Interessengebiete“ (Prospeltizität) und der psychoanalytischen Wissenschaft Freudscher Prägung und Freudscher Beaufsichtigung herzustellen, hat man jetzt eine dritte Zeitschrift gegründet, „Die psychoanalytische Bewegung“, die im gleichen Wiener Verlag wie die schon vorhandenen Periodica, herausgegeben von A. J. Storfer, zweimonatlich erscheint. Der Herausgeber darf sich zum ersten Heft gratulieren.

Während die Beiträge von Ferenczi, S. Sachs, Th. Reit und R. Wälder weder stoffliche noch gedankliche Überraschungen bringen, zumal zwei von ihnen schon anderweitig abgedruckt sind, ist es dem Herausgeber geglückt, Thomas Mann zur Mitarbeit zu bewegen und damit dem Heft einen Spitzenartikel außerordentlichen geistigen Formates zu sichern.

Thomas Mann schreibt nominell über „Die Stellung Freuds in der modernen Geistesgeschichte“: in der Tat beschäftigt er sich eingangs und am Schluß seiner Betrachtung mit Freud, mit dessen Lehre und dem besonderen Platz, den (nach seinem Dafürhalten) der Urheber der wissenschaftlichen Psychoanalyse unter den einflussreichen Geistern des ausgehenden 19. und bis jetzt abgelaufenen 20. Jahrhunderts einnimmt. Im weitaus größten Teil seines umfangreichen Essays jedoch setzt sich Th. Mann in überaus temperamentvoller Weise, mehr kämpferisch als kontemplativ, und mit all dem Geist, den bei Anlaß kultureller Betrachtungen bei ihm zu finden wir längst gewohnt geworden, aber zugleich doch auch in Großmut auseinander mit dem, was er an den geistigen Bewegungen unserer Zeit, aber auch ganz allgemein, als Romantik und Aufklärung, Reaktion und Fortschritt empfindet. Anknüpfend an ein Nietzschewort spricht er von der Erscheinung mächtiger und fortreißender, aber gleichwohl zurückgebliebener, „triumphal-rückschlägiger“ Persönlichkeiten, die in Wissenschaft und Politik eine vergangene Epoche der Menschheit noch einmal herausbeschwören und sich durch ihre Gegenwirkung gegen die gerade herrschenden Zeitströmungen in den Augen vieler den Ehrennamen von Revolutionären verdienen,

während sie — nach Ansicht des Dichters, der im Frontpunkt der bedeutsamen Gleichgewichtslage zwischen rationalen und irrationalen Mächten der Zeit finden trachtet — nur Reaktion sind und das Wort „Reaktion“ stehende Zielstrebigkeit mit ruhiger Erscheinung. Ihnen wird nicht gerechnet. „Freud, als Tiefenpsychologe des Triebes“ — heißt es durchaus in die Reihe der Schöpfer des 20. Jahrhunderts, die ... entropismus, Intellektualismus, einem Worte: dem Geistesglauben auch noch des 19. Jahrhunderts der Natur und der Seele als bestimmende und Lebensschaffenden vieren, wissenschaftlich hervorgehoben. „Primat alles Erbgöttlich-Bornelens“, der Leidenschaft, des wie Nietzsche sagt, des „Gefühls“, revolutionär vertreten. „Revolutionär“ steht hier (jedoch) und nach logischer Ueblichkeit denn während wir sonst gewöhnlich den Griff des Revolutionären an die Zukunft also, zu knüpfen, Aufruf hier durchaus entgegen, nämlich des großen Zurück in Ursprüngliche, Lebenssträngig-mythisch-historisch-romantische ist das Wort der Reaktion.“

Wer auch nur ein einziges gelesen hat, wird sofort vern



räge von Ferenczi, H. Sachs, Sälber weder stoffliche noch ge-  
hungen bringen, zumal zwei  
nderweitig abgedruckt sind, ist  
r gegliedert, Thomas Mann  
bewegen und damit dem Heft  
l außerordentlichen geistigen  
n.  
reibt nominell über „Die Stel-  
er modernen Geistesgeschichte“:  
tigt er sich eingangs und am  
achtung mit Freud, mit dessen  
nderen Platz, den (nach seinem  
Urheber der wissenschaftlichen  
er den einflussreichen Geistern  
9. und bis jetzt abgelaufenen  
einnimmt. Im weitaus größten  
reichen Essays jedoch setzt sich  
aus temperamentvoller Weise,  
als kontemplativ, und mit all  
Anlaß kultureller Betrachtun-  
den wir längst gewohnt gewor-  
doch auch in Großmut aus-  
was er an den geistigen Be-  
Zeit, aber auch ganz allgemein,  
Aufklärung, Reaktion und Fort-  
knüpfend an ein Nietzschewort  
Erscheinung mächtiger und fort-  
gleichwohl zurückgebliebener,  
igiger“ Persönlichkeiten, die in  
Politik eine vergangene Epoche  
h einmal heraufbeschwören und  
egenwirkung gegen die gerade  
römungen in den Augen vieler  
von Revolutionären verdienen,

während sie — nach Ansicht des gefeierten Bürger-  
dichters, der im Ironiepunkt die beständig gefähr-  
dete Gleichgewichtslage zwischen den rationalen  
und irrationalen Mächten der eigenen Seele zu  
finden trachtet — nur Reaktionäre sind, in deren  
Mund das Wort „Reaktion“ und die in ihm  
steckende Zielstrebigkeit mit revolutionärer Beto-  
nung erscheint. Ihnen wird auch Freud zuge-  
rechnet. „Freud, als Tiefenforscher und Psycho-  
loge des Triebes“ — heißt es S. 9 — „fügt sich  
durchaus in die Reihe der Schriftsteller des 19. und  
20. Jahrhunderts, die ... entgegen dem Rational-  
ismus, Intellektualismus, Klassizismus, mit  
einem Worte: dem Geistglauben des 18. und etwa  
auch noch des 19. Jahrhunderts, die Nachtseite  
der Natur und der Seele als das eigentlich Leben-  
bestimmende und Lebensschaffende betonen, kultu-  
vieren, wissenschaftlich hervorkehren und den  
Primat alles Erdgöttlich-Vorgeistigen, des „Wil-  
lens“, der Leidenschaft, des Unbewußten, oder,  
wie Nietzsche sagt, des „Gefühls“ vor der „Ver-  
nunft“, revolutionär vertreten. Das Wort „revo-  
lutionär“ steht hier (jedoch) in einem paradoxen  
und nach logischer Ueblichkeit verkehrten Sinn;  
denn während wir sonst gewohnt sind, den Be-  
griff des Revolutionären an die Mächte des Lich-  
tes und der Vernunftemanzipation, an die Idee  
der Zukunft also, zu knüpfen, lauten Botschaft und  
Ausruf hier durchaus entgegengesetzt: im Sinne  
nämlich des großen Zurück ins Mächtige, Heilig-  
ursprüngliche, Lebenssträtig-Vorbewußte, in den  
mythisch-historisch-romantischen Mutterchoß. Das  
ist das Wort der Reaktion.“

Wer auch nur ein einziges Wort Th. Manns  
gelesen hat, wird sofort vermuten, daß Mann in

vander den Young-Plan akzeptieren und  
wenn dieser ein lebendiges Organ geworden,  
dann können Sie, meine Herren, auch Ihr Ge-  
wissen wegen der Ratifikation der Schulden-  
abkommen beruhigen! Daneben gibt es eine  
Frage der Sicherheit.“ Man horcht auf. Aber

Zeiten dieser oppositionellen Anrufung der irratio-  
nalen Lebensgewalten und ihrer Verherrlichung  
zuungunsten der rationalen, alles auflösen und  
alles verstehen wollenden geistigen Kräfte Unrat  
wittert, Feindschaft gegen den Humanismus, gegen  
die Aufklärung, und damit eine Gefahr für die  
Kultur. Der solche Ahnende hat recht. Das kommt  
daher, daß Mann dem Begriff der Romantik eine  
ungewöhnliche Auslegung gibt, indem er es als  
einen „ausgemachten geistesgeschichtlichen Irrtum“  
bezeichnet, in der Romantik eine reaktionäre, also  
rückwärtsgerichtete und geistfeindliche Bewegung  
sehen zu wollen; sie sei im Gegenteil, wo sie er-  
schien, wesentlich „zukünftig“ gerichtet gewesen,  
auf die Schaffung einer besseren Welt durch Er-  
weiterung der Bewußtseinsgrenzen gerichtet, und  
auf die Zerstörung aller jener Scheinvollkommen-  
heiten und Scheinharmonien des Lebens bedacht,  
die, unsicher und moralisch verdienstlos, auf Be-  
wußtlosigkeit ruhen. Mit solchen Zielen vor Augen  
habe die Romantik ausgesprochenenmaßen nicht  
dem reaktionären Prinzip der Geistesfeindschaft  
gehuldigt, sondern dem der Revolution, ja das  
ganze 19. Jahrhundert, „dessen Herabsetzung und  
Schwächung zu den insipidesten Gewohnheiten  
eines modernen Literatentums gehört“, habe so-  
gar als das „große“ Jahrhundert zu gelten, weil  
es nicht nur in seinem Anfang, sondern durch alle  
seine Jahrzehnte hin um die Schaffung reiner  
Kultur „des zu vollkommenem Selbstbewußtsein  
entwickelten Menschen“ gerungen und dieser Idee  
sich geopfert habe. Kurzum: „die Jahrzehnte opti-  
mistischer Vernunftseligkeit und fader Humanitäts-  
duselei“, von welcher es heute heißt, daß man sie  
überwinden müsse durch Hinwendung zu den Bil-



dern des Chthonischen, der Nacht, des Irrationalen, der „vorolympischen Ur- und Erdreligiosität“, habe es, — von etwelchem rascherlebigen, monistischen Banausentum abgesehen — niemals gegeben.

Alle diese Auseinandersetzungen sind sehr spannend und lohnend zu lesen. Nicht weil die von Th. Mann dargebotene Geschichtsphilosophie für einen Fünfzigjährigen von heute, der mit seinen Wurzeln noch lebendig ins 19. Jahrhundert und in dessen oft, ach so sterilen Bürgertugendboden hinüberreicht, so überzeugend wäre wie für deren Urheber, sondern weil man mit der Zeit immer stärker herauschmeckt, daß wir es in Manns Betrachtungen ja gar nicht mit einer vehementen Verteidigung des 19. Jahrhunderts gegen allerhand zeitgenössische Widersacher zu schaffen haben, die sich selbst für Revolutionäre halten, während sie in des Verfassers Augen nur gefährliche Düstertlinge und Reaktionsmenschen sind. Vielmehr ist, was uns vorgelegt und aufgegeben wird zum Verdauen, eine leidenschaftliche Selbstverteidigung und Selbstrechtfertigung, die sich vollzieht in Form eines Versuches, die eigene Stellung in der modernen Geistesgeschichte möglichst genau anzugeben und zugleich die wahren Beweggründe dafür zu nennen, daß der Verfasser in allen seinen Werken und Rundgebungen die Partei der Rationalisten, der Vernunftgläubigen, der Aufklärer, Protestanten und methodisch-kritischen Bewußtmacher des Unbewußten ergriffen hat, ja weshalb er sich schließlich sogar zusammenfindet, wenn auch nicht ganz ohne Unbehagen, mit dem Analytiker Freud. Sobald man jedoch diesen neuen Bekenntniszug hinter der verschleierte Aufmachung des Essays herausgespürt hat, beginnt die Stimme der Kritik, die sich gegen so manche Wertung auslehnen möchte, erschrocken zu schweigen. Man nimmt nur noch hin und geht zu, je nachdem, was für ein Mensch man ist, beifallfreudig oder achselzuckend, vielleicht sogar mit kühlem Herzen und ironischen Lippen von dannen.

—lsch.

konstante damals  
setzte.

Im Jahr 1927 einen zweiten Vornehmen. Er gedachte Beamten bei bahnen zu erhöhen erklärte, daß eine herigen Politik an nicht ratsam sei, da Wiederum kam es Depeschenaustausch Ansicht durchdrückte nachgeben. Im Sorten die sogenannte Kommissar stellte dar, was Sir Austen wollte. Während neuen der Residenz „sehr lange Teleg Rabinett mußte in der Hauptsache zugemonstrierter Grschiffen in den ägyptischen 1928 kam es öffentliche Konflikt.

Sir Austen Chinesische Regierung fassung nicht zerredoch, wie man sich auf den Tisch, d. Mahas Pascha die Trotzdem wollte den Maßnahmen“, durchführen. Es

05549 0005

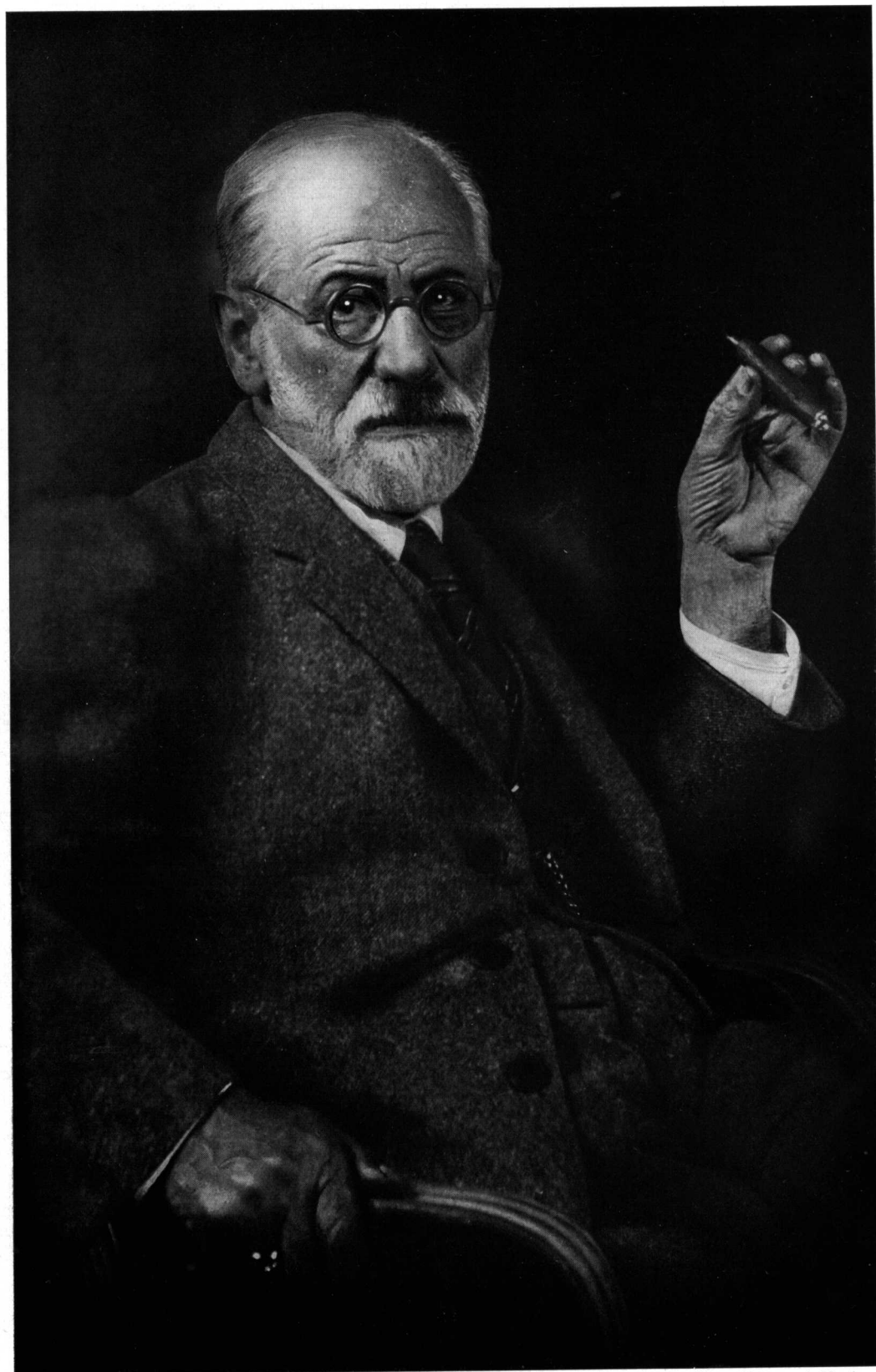
000

Hamburgisches  
Welt-Wirtschafts-Archiv

Signatur *P. Freud, Prof. Dr. S.*

Datum ..... 1930

Sonderbeilage Nr. 45 der „Deutschen Kurz-Post“ 1930, Charlottenburg 9



Phot.: Halberstadt, Hamburg

Prof. Dr. Sigmund Freud



## Prof. Dr. Sigmund Freud



Geb. 6. Mai 1856 in Freiberg (Mähren). Studiert Medizin an der Universität Wien und 1886/87 in Paris bei dem berühmten Nervenarzt Charcot. 1902 Professor. Erhält 1927 von der Psychoanalytischen Gesellschaft in New York ein Ehrengeschenk von 100 000 Dollar zur Fortsetzung seiner Forschung und 1930 den Goethepreis der Stadt Frankfurt a. M. (10 000 Mark).

Freud ist bekannt als Begründer der Psychoanalyse, zu der er um 1895 die Grundlage legt. Er entdeckte: daß sich unser Bewußtsein nicht von selbst bestimmt, sondern daß es ein Unbewußtes gibt, das gegen unseren Willen unser Leben beherrscht: daß in der Seele nichts ausgelöscht wird und nichts neu entsteht, sondern nur Wandlungen stattfinden: „Verdrängungen“, „Sublimierungen“ (Niederschlag, Verfeinerung). Er erkannte die frühkindlichen Formen des Geschlechtstriebes, stellte fest, daß unser Geschlechtsleben nicht erst mit der Mannbarkeit, sondern mit der Geburt beginnt, zeigte lückenlos seine Entwicklung bis zur Reife und seinen Einfluß auf unser Gewissen.

Die Psychoanalyse erforscht die „seelische Persönlichkeit“ mit Hilfe der unbewußt von ihr gezeigten Schlaglichter, wie sie z. B. im täglichen Leben in Form der sogenannten Fehlleistungen (Verlesen, Verschreiben, Verlegen, Vergessen usw.), im Traumleben, den „Einfällen“ usw. auftreten, und stellt im Verfahren der psychoanalytischen Therapie durch Selbsterkenntnis, durch Insbewußtseinrufen verdrängter Komplexe eine natürliche Harmonie her.

Seine Hauptwerke: „Die Traumdeutung“ (1900); „Zur Psychopathologie des Alltagslebens“ (1901); „Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse“ (1910—17).

## Hamburger Fremdenblatt

Nr. 221.

## Sigmund Freud.

Wie aus Frankfurt a. M. berichtet wird, ist der Goethepreis dieses Jahres Sigmund Freud zuerkannt worden. Die früheren Preisträger sind Stefan George, Albert Schweitzer und Leopold Ziegler.

Sigmund Freud als Träger des Goethepreises — diese Entscheidung, deren Begründung noch nicht bekannt gegeben ist, wird vielleicht in manchen Kreisen ratloses Erstaunen, wenn nicht gar unwilliges Kopfschütteln hervorrufen. Was hat Freud, der Analytiker, dieser (angeblich) zersetzende und destruktive Geist, mit Goethe gemeinsam, dem Prototyp des „klassischen“ Menschen, der stets auf Synthese bedacht war,

dem sich alle Erscheinungen zusammenschlossen zur harmonischen Ganzheit des Alls? Hier der satanische „Entlarver“, der alle moralisch-geistigen Gehäuse als Produkte von Schwäche und Feigheit aufzuweisen bestrebt ist, der Religion und Kultur negiert und nur als zu überwindenden Ueberbau, als Schein- und Truggebilde ansieht, den man neuerdings sogar in Parallele zum Bolschewismus gesetzt hat — und dort der ruhig leuchtende Olympier, bei dem im letzten nur Verstehen und Güte gilt, dessen Erdenbahn dem Leben und unserem Wissen darum formende Impulse gegeben hat, die heute noch wirksam sind und deren letzter Sinn sich erst jetzt, nach einem Jahrhundert, auszuwirken beginnt!

Auf den ersten Blick scheinen hier in der Tat zwei Geister zusammengeklüppelt zu werden, die in ihrem innersten Wesen einander diametral entgegengesetzt sind. Aber rückt man die beiden, Goethe und Freud, in die großen Zusammenhänge geistesgeschichtlicher Entwicklung, dann gewinnt diese Polarität doch ein anderes Gesicht. Und wenn man Goethe als den Abschluß einer stolzen Epoche ansieht, nach dessen Tode die Entwicklung an einem andern Punkt neu ansetzt, scheinbar sein Erbe ganz vergessend und sich immer weiter von ihm entfernend, so erkennt man bei einiger Distanz und unter Beachtung jener Linie, die, jenseits der großen Heerstraße, unterirdisch die klassische Tradition fortsetzt — Sigmund Freud als denjenigen, der, vielleicht ohne es anfangs selbst zu ahnen, durch die Revolution, die er, der Mediziner, in den psychologischen Wissenschaften hervorrief, den Durchbruch vollziehen half in eine neue Welt, die derjenigen Goethes wieder näher steht als die der nachgoethischen Epoche.

Diese Erkenntnis darf nicht überraschen; der Beweis für ihre Richtigkeit wäre zu erbringen, indem man die Linie Schopenhauer-Nietzsche zieht und fortsetzt und gewisse abseitige, scheinbar undeutliche Vorgänge in den Einzelwissenschaften verfolgt, die erst später ihren vollen Sinn ausgetragen haben und bei Freud offenbaren. Es handelt sich dabei um sehr wesentliche Korrekturen am Bilde des Menschen, Korrekturen an den einseitig mechanistisch-orientierten Betrachtungsweisen, die im 19. Jahrhundert vorherrschten; und in diese Entwicklung griff Nietzsche mit mächtigen Impulsen ein. Freud hat, wie er selbst betont, Nietzsche (und auch Schopenhauer) absichtlich beiseite gelassen und erst später gelesen, um unbefangen zu bleiben und sich den nüchternen Blick des Naturwissenschaftlers nicht durch spekulative Theoreme trüben zu lassen. Ob ihm das genügt oder geschadet hat — wer wollte das entscheiden? Jedenfalls bleibt es eine bezeichnende Wertwürdigkeit, da sein Begriffsapparat (das Gehäuse, in das er seine profunden Einsichten gebannt hat) eine mechanistische Fassade zur Schau trägt; das überall da, wo er von der Registrierung von Tatsachen zur Theorie übergeht, wo er also deutet, die materialistische Welt-

anschauung ihm gewissermaßen selbst im Wege steht. Und es wäre eine überaus interessante Aufgabe, einmal aufzudecken, warum Freud in (nicht nur terminologischer, begriffstechnischer, sondern in) allgemein philosophischer Hinsicht den Damm nicht brechen konnte, der heute noch der Auswirkung seiner Lebensarbeit hindernd im Wege steht. Diese charakteristische Diskrepanz zwischen orthodox-mechanistischer Form und befreiend zukunftsträchtigem Inhalt scheint Ausdruck eines inneren Zwiespalts der Persönlichkeit Freuds selbst zu sein, dem Mahlan in seinem vielgeschmähten, aber nirgends widerlegten Buch „Freuds tragischer Komplex“ auf die Spur gekommen ist.

Worin besteht nun die Einzigartigkeit der Leistung Freuds, und was mag die Frankfurter Ehrung meinen? Der Name Sigmund Freud ist unlöslich verbunden mit dem Begriff „Psychoanalyse“. Die Psychoanalyse ist eine Methode, seelische Erkrankungen (Neurosen usw.) zu heilen, und sie stützt sich dabei auf die Entdeckung des unbewußten Seelenlebens. Entdeckung ist vielleicht zuviel gesagt; denn vom Unbewußten haben schon Goethe, Carus, Nietzsche und viele andere vor und nach diesen gesprochen — aber innerhalb der Medizin und Psychologie der Zeit (es sind die achtziger und neunziger Jahre) stellt diese Konzeption Freuds etwas ganz Originelles dar, mit dem zu befreunden man sich noch Jahrzehntelang gestraubt hat. — Damit war das Gebiet des Seelischen ungeheuer erweitert; und es war ein Arzt, der diesen bedeutungsvollen Schritt getan hat. Dem Arzt nämlich stellte sich die Aufgabe, Störungen zu beseitigen, von deren Herkunft man kaum etwas wußte. Damals wurde mit der Hypnose experimentiert, die auch Freud anfangs anwandte, um den verborgenen Krankheitsursachen auf die Spur zu kommen. Er wurde dazu durch seinen Kollegen Josef Breuer angeregt, der einen besonders komplizierten Fall von Hysterie auf diesem Wege erfolgreich behandelte. Gehemmte und zurückgebrängte Affekte, die sich zu seelischen und körperlichen Krampferscheinungen gelaufen hatten, mußten aus verhängnisvoller Vertapfelung befreit werden: die betreffende Patientin erinnerte sich in der Hypnose an Situationen in ihrem Leben, an die sie im Wachzustande nicht dachte, die jedoch die verborgene Ursache ihrer Depressionen waren. Und sobald nun die Verbindung zwischen diesen wieder lebendig gewordenen Erinnerungsbildern und den Symptomen hergestellt war, lösten sich die Krampfsustände.

Damit war der Psychotherapie ein fruchtbarer Weg gewiesen. Weil nun aber nicht jedem Patienten hypnotisch beizukommen war, suchte Freud nach anderen Methoden, die dann von ihm und seiner Schule systematisch ausgebaut wurden und eine komplizierte Technik darstellen. Freud fand bald heraus, daß die geheimen Vorgänge im Unbewußten, dem Reservoir aller verdrängten Triebe und Affekte, sich in besonderer Weise in

Menden



den Träumen spiegeln; und so hatte er einen neuen Schlüssel für die bisher völlig dunkle Welt in der Hand. Durch Traumanalysen und ein bestimmtes assoziatives Verfahren werden die tiefsten seelischen Schichten des Kranken bloßgelegt; eine Heilung tritt dann ein, wenn die Ursachen aus ihrem Versteck hervorgeholt sind, der Strahl des Bewußtseins ihnen die zerstörende Kraft nimmt und sie wieder in den Lebensprozeß eingespannt werden.

Es würde zu weit führen, hier im einzelnen die verschlungenen Pfade nachzuzeichnen, auf denen Freud zu seinen berühmt gewordenen Theorien gelangt ist. Manches davon hat längst den Weg ins Bewußtsein der Allgemeinheit gefunden. Wenn man von „Triebverdrängungen“ und „abreagieren“ spricht, so wendet man Freud'sche Kategorien an; der Begriff „Oedipuskomplex“ ist jedermann geläufig. Die Uner-schrockenheit und Konsequenz, mit der Freud die eins aus dem andern sich ergebenden, in unab-sehbarer Fülle auftauchenden Probleme ver-folgte, sein Mut, die Dinge bei rechten Namen zu nennen: all das hat ihm manche Schmähung eingetragen. Und er beklagt sich mit Recht bitter darüber, daß immer wieder böse Zungen seine Lehren leichtfertig kritisieren, ohne in den Kern eingedrungen zu sein. Gewiß gibt es bei Freud schroffe Einseitigkeiten; und das hat dazu ge-führt, daß sich einer seiner besten Schüler, E. G. J u n g, von ihm trennte und eigene Wege ein-geschlagen hat; auch Alfred A d l e r entzog sich dem Kreis der psychoanalytischen Orthodoxie — um freilich nur noch einseitiger zu werden. Freuds Einsichten haben sich, wie ein Blick in die Geistesgeschichte des letzten Menschenalters lehrt, als außerordentlich fruchtbar erwiesen, trotz allem, was man mit Recht oder Unrecht gegen seine Formulierungen einwenden kann. Und seine peinlich exakte, geradezu scholastisch zu nennende Methode hat ihn selbst in der Praxis vor Fehlleistungen bewahrt. Entscheidend für den Erfolg ist freilich ganz gewiß sein genialer Tiefenblick, der — charakteristisch für eine Natur wie Freud — gerade dadurch, daß er sich „in spanische Stiefel einschnürt“, stets mit in-stinktiver Sicherheit das Richtige trifft.

Um nun aber zu Goethe zurückzufinden: wo ist hier die Beziehung? Dadurch, daß Freud als Naturwissenschaftler in unerbitterlich folgerichti-ger Analyse eine verlorengegangene, unbekannt ge-wordene Welt zurückerobert, liefert er den mechanistisch-intellektualistischen Wissenschafts-geist an s Messer und macht den Weg zu Goethe und den Regionen, in denen dieser sich bewegte, frei. Damit erweist er sich als Mitstreiter Nietz-sches, ohne freilich das gelobte Land selbst zu be-treten: es ist die Tragik eines Moses, die auch über seiner Erscheinung lastet. Ein mutiger Kämpfer, oft mißverstanden und viel geschmäht. Möge die Frankfurter Ehrung, in dem bald 75-jährigen das Bewußtsein stärken, daß die Saat seiner Lebensarbeit ausgegangen ist!

# Berliner Tageblatt

NE 405

# GOETHE-PREIS für SIGMUND

Heute wurde der Goethe-Preis der Stadt Frankfurt an Sigmund Freud verliehen. In der Urkunde heisst es: „Den von ihr gestifteten Goethe-Preis verleiht in diesem Jahr die Stadt Frankfurt dem als Schöpfer grundlegend neuer Betrachtungsformen anerkannten Forscher Sigmund Freud aus Wien. In streng naturwissenschaftlicher Methode, zugleich in kühner Deutung der von den Dichtern geprägten Gleichnisse hat Sigmund Freud einen Zugang zu den Triebkräften der Seele gebahnt und dadurch die Möglichkeit geschaffen, Entstehen und Aufbau der Kulturformen zu erkennen und manche ihrer Krankheiten zu heilen. Die Psychoanalyse hat nicht nur die ärztliche Wissenschaft, sondern auch die Vorstellungswelt der Künstler und Seelsorger, der Geschichtsschreiber und Erzieher aufgewühlt und bereichert. Ueber die Gefahren der Selbstzergliederung und über alle Unterschiede geistiger Richtungen hinweg liefert Sigmund Freud die Grundlage einer

erneuerten Zusammenarbeit der Wissenschaftler der Völker. Wie die frühesten Anfänge Goethes Aufsatz „Die Natur“ zurück zur Forschungsweise geförderte mephistophel ein unzertrennlicher Begleiter der faul bewussten schlummernden bildnerischen steller und Kämpfer Sigmund Freud umwälzende Wirkung seines Werkes bestimmte. Der Kuratorium wünsche Ehrung auf die Auswertung der Freud

# MEINE LEBENSARBEIT

Von  
SIGMUND FREUD.

Sigmund Freud, der aus gesundheitlichen Rücksichten an der Preisverhandlung nicht teilnehmen konnte, liess durch seine Tochter und Mitarbeiterin Anna Freud folgende Rede verlesen:

Meine Lebensarbeit war auf ein einziges Ziel eingestellt. Ich beobachtete die feineren Störungen der seelischen Leistung bei Gesunden und Kranken und wollte aus solchen Anzeichen erschliessen — oder, wenn Sie es lieber hören: erraten —, wie der Apparat gebaut ist, der diesen Leistungen dient, und welche Kräfte in ihm zusammen- und gegeneinanderwirken. Was wir, ich, meine Freunde und Mitarbeiter, auf diesem Wege lernen konnten, erschien uns bedeutsam für den Aufbau einer Seelenkunde, die normale wie pathologische Vorgänge als Teile des nämlichen natürlichen Geschehens verstehen lässt.

Von solcher Einengung ruft mich Ihre mich überraschende Auszeichnung zurück. Indem sie die Gestalt des grossen Universalien heraufbeschwört, der in diesem Hause geboren wurde, in diesen Räumen seine Kindheit erlebte, mahnt sie, sich gleichsam vor ihm zu rechtfertigen, wirft sie die Frage auf, wie er sich verhalten hätte, wenn sein für jede Neuerung der Wissenschaft aufmerksamer Blick auch auf die Psychoanalyse gefallen wäre.

Ich denke, Goethe hätte nicht wie sovieler unserer Zeitgenossen die Psychoanalyse unfreundlichen Sinnes abgelehnt. Er war ihr selbst in manchen Stücken nahegekommen, hatte in eigener Einsicht vieles erkannt, was wir seither bestätigen konnten und manche Auffassungen, die uns Kritik und Spott eingetragen haben, werden von ihm wie selbstverständlich vertreten. So war ihm z. B. die unvergleichliche Stärke der ersten affektiven Bindungen des Menschenkinde vertraut. Er feierte sie in der Zuneigung der Faust-Dichtung in Worten, die wir für jede unserer Analysen wiederholen könnten:

„Ihr naht euch wieder, schwankende Gestalten,  
Die früh sich einst dem trüben Blick gezeigt.  
Versuch' ich wohl, euch diesmal festzuhalten?“  
„Gleich einer alten, halbverklungenen Sage  
Kommt erste Lieb' und Freundschaft mit herauf.“

In seiner vielleicht erhabensten Dichtung, der „Iphigenie“, zeigt uns Goethe ein ergreifendes Beispiel einer Entsühnung, einer Befreiung der leidenden Seele von dem Druck der Schuld, und er läßt diese Katharsis sich vollziehen durch einen leidenschaftlichen Gefühlsausbruch unter dem wohlthätigen Einfluss

bringen. Lassen wir das gelten; es ist also das Bedürfnis, affektive Beziehungen zu solchen Menschen zu gewinnen, sie den Vätern, Lehrern, Vorbildern anzureihen, die wir gekannt oder deren Einfluss wir bereits erfahren haben, unter der Erwartung, dass ihre Persönlichkeiten ebenso grossartig und bewundernswert sein werden wie die Werke, die wir von ihnen besitzen.

Immerhin wollen wir zugestehen, dass noch ein anderes Motiv im Spiele ist. Die Rechtfertigung des Biographen enthält auch ein Bekenntnis. Nicht herabsetzen zwar will der Biograph den Heros, sondern ihn uns näherbringen. Aber das heisst doch, die Distanz, die uns von ihm trennt, verringern, wirkt doch in der Richtung einer Erniedrigung. Und es ist unvermeidlich, wenn wir vom Leben eines Grossen mehr erfahren, werden wir auch von Gelegenheiten hören, in denen er es wirklich nicht besser gemacht hat als wir, uns menschlich wirklich nahe gekommen ist. Dennoch meine ich, wir erklären die Bemühungen der Biographik für legitim. Unsere Einstellung zu Vätern und Lehrern ist nun einmal eine ambivalente, denn unsere Verehrung für sie deckt regelmässig eine Komponente von feindseliger Auflehnung. Das ist ein psychologisches Verhängnis, lässt sich ohne gewaltsame Unterdrückung der Wahr-

# DER MANN UND

Von Dr. G. MAN

Einer der Schüler von Freud, Fritz Wittels, las ihm einst einen Aufsatz vor, als Freud plötzlich aufsprang und rief: „Wir wollen doch sehen, was der alte Herr dazu sagt“ — dabei griff er nach dem zweiten Teil „Faust“. Und jene Szene in „Wahrheit und Dichtung“, in welcher der kleine Goethe das Küchengeschirr aus dem Fenster wirft, gab Freud Veranlassung zu Betrachtungen über die Kinderpsychologie.

An dieses Verhältnis Freuds zu Goethe mag heute erinnert sein, da die Stadt Frankfurt ihren Goethe-Preis dem Begründer der Psychoanalyse zuerkannte und damit ein Lebenswerk krönte, das seinesgleichen in den letzten Jahrzehnten kaum hat. Es wurde in diesen Spalten gelegentlich von Freuds 70. Geburtstag gewürdigt; keineswegs in allem zustimmend. Die breiten Angriffsflächen, welche die Psychoanalyse, vor allem aber ihre Auswüchse, bieten, wurden nicht übersehen. Aber als Ganzes, als geistige Bewegung betrachtet, stellt sie eine Schöpfung dar, welche jedes Preises würdig ist.

Gemessen jedenfalls an ihrem Umfang dürften die Schriften von Freud, die seiner Schüler und die sich an ihre Arbeiten knüpfenden Auseinandersetzungen schwerlich von einem anderen

heit  
gros  
forts  
W  
begi  
wer  
schl  
und  
stück  
den  
säch  
Aus  
der  
ange  
Abe  
weit  
Dich  
auto  
Wir

Freu  
Unb  
scho  
nen,  
schie



könnten, erschien uns bedeutsam für den Aufbau einer Seelenkunde, die normale wie pathologische Vorgänge als Teile des nämlichen natürlichen Geschehens verstehen lässt.

Von solcher Einengung ruft mich Ihre mich überraschende Auszeichnung zurück. Indem sie die Gestalt des grossen Universellen heraufbeschwört, der in diesem Hause geboren wurde, in diesen Räumen seine Kindheit erlebte, mahnt sie, sich gleichsam vor ihm zu rechtfertigen, wirft sie die Frage auf, wie er sich verhalten hätte, wenn sein für jede Neuerung der Wissenschaft aufmerksamer Blick auch auf die Psychoanalyse gefallen wäre.

Ich denke, Goethe hätte nicht wie so viele unserer Zeitgenossen die Psychoanalyse unfreundlichen Sinnes abgelehnt. Er war ihr selbst in manchen Stücken nahegekommen, hatte in eigener Einsicht vieles erkannt, was wir seither bestätigen konnten und manche Auffassungen, die uns Kritik und Spott eingetragen haben, werden von ihm wie selbstverständlich vertreten. So war ihm z. B. die unvergleichliche Stärke der ersten affektiven Bindungen des Menschenkinde vertraut. Er feierte sie in der Zuneigung der Faust-Dichtung in Worten, die wir für jede unserer Analysen wiederholen könnten:

„Ihr naht euch wieder, schwankende Gestalten,  
Die früh sich einst dem trüben Blick gezeigt.  
Versuch' ich wohl, euch diesmal festzuhalten?“  
„Gleich einer alten, halbverklungenen Sage  
Kommt erste Lieb' und Freundschaft mit herauf.“

In seiner vielleicht erhabensten Dichtung, der „Iphigenie“, zeigt uns Goethe ein ergreifendes Beispiel einer Entsöhnung, einer Befreiung der leidenden Seele von dem Druck der Schuld, und er lässt diese Katharsis sich vollziehen durch einen leidenschaftlichen Gefühlsausbruch unter dem wohlthätigen Einfluss einer liebevollen Teilnahme. Ja, er hat sich selbst wiederholt in psychischer Hilfeleistung versucht, so an jenem Unglücklichen, der in den Briefen Kraft genannt wird, an dem Professor Plessing, von dem er in der „Campagne in Frankreich“ erzählt, und das Verfahren, das er anwendete, geht über das Vorgehen der katholischen Beichte hinaus und berührt sich in merkwürdigen Einzelheiten mit der Technik unserer Psychoanalyse. Ein von Goethe als scherzhaft bezeichnetes Beispiel einer psychotherapeutischen Beeinflussung möchte ich hier ausführlich mitteilen, weil es vielleicht weniger bekannt und doch sehr charakteristisch ist. Aus einem Brief an Frau von Stein (Nr. 1444 vom 5. September 1785):

„Gestern Abend habe ich ein recht Psychologisches Kunststück gemacht. Die Herder war immer noch auf das Hypochondrischste gespannt über alles, was ihr im Carlsbad unangeneumes begegnet war. Besonders von ihrer Hausgenossin. Ich liess mir alles erzählen und beichten, fremde Unarten und eigene Fehler mit den kleinsten Umständen und Folgen und zuletzt absolvierte ich sie und machte ihr scherzhaft unter dieser Formel begreiflich, dass diese Dinge nun abgethan und in die Tiefe des Meeres geworfen seyen. Sie ward selbst lustig darüber und ist wirklich kurirt.“

Ich bin auf den Vorwurf vorbereitet, wir Analytiker hätten das Recht verwirkt, uns unter die Patronanz Goethes zu stellen, weil wir die ihm schuldige Ehrfurcht verletzt haben, indem wir die Analyse auf ihn selbst anzuwenden versuchten, den grossen Mann zum Objekt der analytischen Forschung erniedrigten. Ich aber bestreite zunächst, dass dies eine Erniedrigung beabsichtigt oder bedeutet.

Wir alle, die wir Goethe verehren, lassen uns doch ohne viel Sträuben die Bemühungen der Biographen gefallen, die sein Leben aus den vorhandenen Berichten und Aufzeichnungen wiederherstellen wollen. Was aber sollen uns diese Biographien leisten? Auch die beste und vollständigste könnte die beiden Fragen nicht beantworten, die allein wissenswert scheinen.

Sie würde das Rätsel der wunderbaren Begabung nicht aufklären, die den Künstler macht, und sie könnte uns nicht helfen, den Wert und die Wirkung seiner Werke besser zu erfassen. Und doch ist es unzweifelhaft, dass eine solche Biographie ein starkes Bedürfnis bei uns befriedigt. Wir verspüren diés so deutlich, wenn die Ungunst der historischen Ueberlieferung diesem Bedürfnis die Befriedigung versagt hat, z. B. im Falle Shakespeares. Es ist uns allen unlegbar peinlich, dass wir noch immer nicht wissen, wer die Komödien, Trauerspiele und Sonette Shakespeares verfasst hat, ob wirklich der gelehrte Sohn des Stratford-Kleinbürgers, der in London eine bescheidene Stellung als Schauspieler erreicht, oder doch eher der hochgeborene und feingebildete, leidenschaftlich unordentliche, einigermaßen deklassierte Aristokrat Edward de Vere, siebzehnter Earl of Oxford, erblicher Lord Great Chamberlain von England. Wie rechtfertigt sich aber ein solches Bedürfnis, von den Lebensumständen eines Mannes Kunde zu erhalten, wenn dessen Werke für uns so bedeutungsvoll geworden sind? Man sagt allgemein, es sei das Verlangen, uns einen solchen Mann auch menschlich näher zu

unserer Verehrung für sie deckt regelmässig eine Komponente von feindseliger Auflehnung. Das ist ein psychologisches Verhängnis, lässt sich ohne gewaltsame Unterdrückung der Wahr-

# DER MANN UND

Von Dr. G. MAN

Einer der Schüler von Freud, Fritz Wittels, las ihm einst einen Aufsatz vor, als Freud plötzlich aufsprang und rief: „Wir wollen doch sehen, was der alte Herr dazu sagt“ — dabei griff er nach dem zweiten Teil „Faust“. Und jene Szene in „Wahrheit und Dichtung“, in welcher der kleine Goethe das Küchengeschirr aus dem Fenster wirft, gab Freud Veranlassung zu Betrachtungen über die Kinderpsychologie.

An dieses Verhältnis Freuds zu Goethe mag heute erinnert sein, da die Stadt Frankfurt ihren Goethe-Preis dem Begründer der Psychoanalyse zuerkannte und damit ein Lebenswerk krönte, das seinesgleichen in den letzten Jahrzehnten kaum hat. Es wurde in diesen Spalten gelegentlich von Freuds 70. Geburtstag gewürdigt; keineswegs in allem zustimmend. Die breiten Angriffsflächen, welche die Psychoanalyse, vor allem aber ihre Auswüchse, bieten, wurden nicht übersehen. Aber als Ganzes, als geistige Bewegung betrachtet, stellt sie eine Schöpfung dar, welche jedes Preises würdig ist.

Gemessen jedenfalls an ihrem Umfang dürften die Schriften von Freud, die seiner Schüler und die sich an ihre Arbeiten knüpfenden Auseinandersetzungen schwerlich von einem anderen Wissensgebiet der neuesten Zeit erreicht werden. „Die Rotationsmaschinen Europas seufzten unter der Last der Arbeiten, in denen Steckel für Freud eintrat“ — dies Wort von Wittels könnte verallgemeinert werden dahin, dass noch immerfort die Maschinen im Dienste der psychoanalytischen, literarischen Produktion arbeiten.

Allein die monumentale, elfbändige Gesamtausgabe von Freuds Schriften ist als Leistung überwältigend. Hermann Hesse äusserte sich darüber und gab damit zugleich eine treffende Charakteristik von Freud: „In der deutschen Wissenschaft der letzten Jahrzehnte finden sich sehr wenige Gestalten, die sich an Umfang wie an Tiefe der Wirkung mit Freud vergleichen könnten. Sein Werk überzeugt auch ausserhalb der Gilde durch ganz hohe menschliche sowohl wie literarische Qualitäten. Das Schöne und merkwürdig Reizvolle an den Schriften Freuds ist diés Hingezogensein eines ungewöhnlich starken Intellekts zu Fragen, die alle ins Ueberrationale führen, der immer erneute, geduldige, dabei kühne Versuch eines disziplinierten Geistes, mit dem doch stets zu groben Netz seiner Wissenschaftlichkeit das Leben selbst einzufangen. Der sorgfältige Forscher und klare Logiker Freud hat sich ein vorzügliches Instrument in seiner ganz intellektualistischen, aber prachtvoll scharfen, genau definierenden, gelegentlich auch kampf- und spottlustigen Sprache geschaffen.“

Das, was der Psychoanalyse ihre ungeheure Verbreitung verschaffte, was sie so populär machte, war, von der Ueberbetonung des Sexuellen abgesehen, ein besonderer Umstand: sie sprengte den biologischen Rahmen, in den sie ursprünglich eingespannt war, und griff immer weiter hinüber auf alle Erscheinungen des Lebens. Sie zog die Künste und Wissenschaften in ihren Bann, setzte sich mit Theologie und Philosophie auseinander und ist auf dem Wege Weltanschauung zu werden. Jedenfalls weisen

## Festakt im Goethe-Haus.

Die Ansprache von Oberbürgermeister Landmann.

In Goethes Geburtshaus am Grossen Hirschgraben fand die feierliche Uebergabe des Preises in Gegenwart von Vertretern der Literatur und Wissenschaft statt. Oberbürgermeister Dr. Landmann hielt eine Ansprache, in der er u. a. ausführte: „Bisher wurde niemals im Kreise des Kuratoriums leidenschaftlicher um einen Preisträger gerungen. Nur die Tatsache, dass der Goethe-Preis kein eigentlicher Literaturpreis ist, machte es überhaupt möglich, in diesem Jahre nochmals auf die Wahl eines Dichters zu verzichten. Der Preis ist bestimmt als ein Gesamtwerk hervorzuheben. Und so kehren denn die Erörterungen immer wieder zu dem Manne zurück, der heute als Forscher wie als Denker vor einem Werk steht, auf das sich Richtungen und Schulen stützen, wie sie sich um seine Früchte bekämpfen; zu



Freud, Sigmund

Signatur

Datum 28. Aug. 1930 19

er Tageblatt

405

# PREIS für SIGMUND FREUD

Frankfurt an Sigmund Freud verliehen. In der Preisverleihung in diesem Jahr die Stadt Frankfurt an den anerkannten Forscher Sigmund Freud zugleich in kühner Deutung der von den Triebkräften der Seele gehen und Aufbau der Kulturformen zu er Psychoanalyse hat nicht nur die ärztliche Künstler und Seelsorger, der Geschichtser die Gefahren der Selbstzergliederung liefert Sigmund Freud die Grundlage einer

erneuerten Zusammenarbeit der Wissenschaften und eines besseren gegenseitigen Verständnisses der Völker. Wie die frühesten Anfänge der Freudschen Seelenforschung auf einen Vortrag von Goethes Aufsatz „Die Natur“ zurückgehen, so erscheint im letzten auch der durch die Freudsche Forschungsweise geförderte mephistophelische Zug zum schonungslosen Zerreißen aller Schleier als ein unzertrennlicher Begleiter der faustischen Unersättlichkeit und Ehrfurcht vor den im Unbewussten schlummernden bildnerisch-schöpferischen Gewalten. Dem grossen Gelehrten, Schriftsteller und Kämpfer Sigmund Freud ist bisher jede äussere Ehrung versagt geblieben, obgleich die umwälzende Wirkung seines Werkes wie die kaum eines anderen Lebenden den Zeitgeist mitbestimmte. Der Kuratorium wünscht nach sorgfältiger Erwägung aller Für und Wider mit dieser Ehrung auf die Auswertung der Freudschen Vorstellungswelt hinzuweisen...

MIT

Rücksichten  
liess durch  
folgende

stellt. Ich  
stung bei  
reichen er-  
n —, wie  
nd welche  
Was wir,  
ge lernen  
er Seelen-  
Teile des

raschende  
ssen Uni-  
en wurde,  
ch gleich-  
f, wie er  
r Wissen-  
gefallen

rer Zeit-  
abgelehnt.  
hatte in  
bestätigen  
und Spott  
dlich ver-  
der ersten  
teierte sie  
r für jede

uf.

phigenie“,  
tsöhnung,  
er Schuld,  
en leiden-  
Einfluss  
chkeit

bringen. Lassen wir das gelten; es ist also das Bedürfnis, affektive Beziehungen zu solchen Menschen zu gewinnen, sie den Vätern, Lehrern, Vorbildern anzureihen, die wir gekannt oder deren Einfluss wir bereits erfahren haben, unter der Erwartung, dass ihre Persönlichkeiten ebenso grossartig und bewundernswert sein werden wie die Werke, die wir von ihnen besitzen.

Immerhin wollen wir zugestehen, dass noch ein anderes Motiv im Spiele ist. Die Rechtfertigung des Biographen enthält auch ein Bekenntnis. Nicht herabsetzen zwar will der Biograph den Heros, sondern ihn uns näherbringen. Aber das heisst doch, die Distanz, die uns von ihm trennt, verringern, wirkt doch in der Richtung einer Erniedrigung. Und es ist unvermeidlich, wenn wir vom Leben eines Grossen mehr erfahren, werden wir auch von Gelegenheiten hören, in denen er es wirklich nicht besser gemacht hat als wir, uns menschlich wirklich nahe gekommen ist. Dennoch meine ich, wir erklären die Bemühungen der Biographik für legitim. Unsere Einstellung zu Vätern und Lehrern ist nun einmal eine ambivalente, denn unsere Verehrung für sie deckt regelmässig eine Komponente von feindseliger Auflehnung. Das ist ein psychologisches Verhängnis, lässt sich ohne gewaltsame Unterdrückung der Wahr-

heit nicht ändern, und muss sich auf unser Verhältnis zu den grossen Männern, deren Lebensgeschichte wir erforschen wollen, fortsetzen.

Wenn die Psychoanalyse sich in den Dienst der Biographik begibt, hat sie natürlich ein Recht, nicht härter behandelt zu werden als diese selbst. Die Psychoanalyse kann manche Aufschlüsse bringen, die auf anderen Wegen nicht zu erhalten sind und so neue Zusammenhänge aufzeigen in dem Webermeisterstück, das sich zwischen den Triebanlagen, den Erlebnissen und den Werken eines Künstlers ausbreitet. Da es eine der hauptsächlichsten Funktionen unseres Denkens ist, den Stoff der Aussenwelt psychisch zu bewältigen, meine ich, man müsste es der Psychoanalyse danken, wenn sie auf den grossen Mann angewendet zum Verständnis seiner grossen Leistung beiträgt. Aber ich gestehe, im Falle von Goethe haben wir es noch nicht weit gebracht. Das rührt daher, dass Goethe nicht nur als Dichter ein grosser Bekenner war, sondern auch trotz der Fülle autobiographischer Aufzeichnungen ein sorgsamer Verhüller. Wir können nicht umhin, hier der Worte Mephistos zu gedenken:

„Das Beste, was du wissen kannst,  
Darfst du den Buben doch nicht sagen.“

## DER MANN UND DAS WERK.

Von Dr. G. MAMLOCK.

Einer der Schüler von Freud, Fritz Wittels, las ihm einst einen Aufsatz vor, als Freud plötzlich aufsprang und rief: „Wir wollen doch sehen, was der alte Herr dazu sagt“ — dabei griff er nach dem zweiten Teil „Faust“. Und jene Szene in „Wahrheit und Dichtung“, in welcher der kleine Goethe das Küchengeschirr aus dem Fenster wirft, gab Freud Veranlassung zu Betrachtungen über die Kinderpsychologie.

An dieses Verhältnis Freuds zu Goethe mag heute erinnert sein, da die Stadt Frankfurt ihren Goethe-Preis dem Begründer der Psychoanalyse zuerkannte und damit ein Lebenswerk krönte, das seinesgleichen in den letzten Jahrzehnten kaum hat. Es wurde in diesen Spalten gelegentlich von Freuds 70. Geburtstag gewürdigt; keineswegs in allem zustimmend. Die breiten Angriffsflächen, welche die Psychoanalyse, vor allem aber ihre Auswüchse, bieten, wurden nicht übersehen. Aber als Ganzes, als geistige Bewegung betrachtet, stellt sie eine Schöpfung dar, welche jedes Preises würdig ist.

Gemessen jedenfalls an ihrem Umfang dürften die Schriften von Freud, die seiner Schüler und die sich an ihre Arbeiten anschliessenden Auswertungen schliesslich von einem anderen

Freuds jüngste Schriften „Die Zukunft einer Illusion“ sowie „Das Unbehagen in der Kultur“ nach dieser Richtung. Und es hat schon seine Berechtigung, „Freud als Kulturkritiker“ zu bezeichnen, wie es Reik in einer soeben bei Prager (Wien—Leipzig) erschienenen Schrift tut.

Und um dieses Schrifttum von Freud reiht sich nun eine ganz ausserordentlich grosse Zahl von Schülern in aller Herren Länder, die sein Werk fortsetzten, erweiterten, ergänzten, abänderten oder in Opposition dazu traten; kurz, eine Wirkungssphäre auf eine jüngere Mediziner- und Psychologen-Generation schuf sich Freud, um die ihn viele akademische Lehrer beneiden könnten.

Eine geradezu überwältigend umfangreiche monographische Literatur erwuchs unter dem Einfluss von Freud, war mittelbar oder unmittelbar durch ihn hervorgerufen oder angeregt. Aus der grossen Zahl der hier zu nennenden Autoren seien wenigstens einige erwähnt: Alfred Adler, Dr. Karl Abraham, Aichhorn, Dr. Bernfeld, Dr. Helene Deutsch, Eitingon, Ferenczi, Giese, Gomperz, Graber, Groddeck, Hitschmann, Hollos, Hermine Hug-Hellmuth, Professor Jellgersma, Ernest Jones, Kinkel, Kolnai,



Seelen-  
Teile des  
raschende  
ssen Uni-  
en wurde,  
ich gleich-  
f, wie er  
r Wissen-  
ge fallen  
rer Zeit-  
abgelehnt.  
, hatte in  
bestätigen  
und Spott  
dlich ver-  
der ersten  
feierte sie  
r für jede

Vater und Sohn für sie deckt regelmässig eine Komponente  
unsere Verehrung für sie deckt regelmässig eine Komponente  
von feindseliger Auflehnung. Das ist ein psychologisches Ver-  
hängnis, lässt sich ohne gewaltsame Unterdrückung der Wahr-

Wir können nicht umhin, hier die Worte Mephistos zu gedenken:  
„Das Beste, was du wissen kannst,  
Darfst du den Buben doch nicht sagen.“

# DER MANN UND DAS WERK.

Von Dr. G. MAMLOCK.

Einer der Schüler von Freud, Fritz Wittels, las ihm einst einen Aufsatz vor, als Freud plötzlich aufsprang und rief: „Wir wollen doch sehen, was der alte Herr dazu sagt“ — dabei griff er nach dem zweiten Teil „Faust“. Und jene Szene in „Wahrheit und Dichtung“, in welcher der kleine Goethe das Küchengeschirr aus dem Fenster wirft, gab Freud Veranlassung zu Betrachtungen über die Kinderpsychologie.

An dieses Verhältnis Freuds zu Goethe mag heute erinnert sein, da die Stadt Frankfurt ihren Goethe-Preis dem Begründer der Psychoanalyse zuerkannte und damit ein Lebenswerk krönte, das seinesgleichen in den letzten Jahrzehnten kaum hat. Es wurde in diesen Spalten gelegentlich von Freuds 70. Geburtstag gewürdigt; keineswegs in allem zustimmend. Die breiten Angriffsflächen, welche die Psychoanalyse, vor allem aber ihre Auswüchse, bieten, wurden nicht übersehen. Aber als Ganzes, als geistige Bewegung betrachtet, stellt sie eine Schöpfung dar, welche jedes Preises würdig ist.

Gemessen jedenfalls an ihrem Umfang dürften die Schriften von Freud, die seiner Schüler und die sich an ihre Arbeiten knüpfenden Auseinandersetzungen schwerlich von einem anderen Wissensgebiet der neuesten Zeit erreicht werden. „Die Rotationsmaschinen Europas seufzten unter der Last der Arbeiten, in denen Steckel für Freud eintrat“ — dies Wort von Wittels könnte verallgemeinert werden dahin, dass noch immerfort die Maschinen im Dienste der psychoanalytischen, literarischen Produktion arbeiten.

Allein die monumentale, elfbändige Gesamtausgabe von Freuds Schriften ist als Leistung überwältigend. Hermann Hesse äusserte sich darüber und gab damit zugleich eine treffende Charakteristik von Freud: „In der deutschen Wissenschaft der letzten Jahrzehnte finden sich sehr wenige Gestalten, die sich an Umfang wie an Tiefe der Wirkung mit Freud vergleichen könnten. Sein Werk überzeugt auch ausserhalb der Gilde durch ganz hohe menschliche sowohl wie literarische Qualitäten. Das Schöne und merkwürdig Reizvolle an den Schriften Freuds ist dies Hingezogensein eines ungewöhnlich starken Intellekts zu Fragen, die alle ins Ueberrationale führen, der immer erneute, geduldige, dabei kühne Versuch eines disziplinierten Geistes, mit dem doch stets zu groben Netz seiner Wissenschaftlichkeit das Leben selbst einzufangen. Der sorgfältige Forscher und klare Logiker Freud hat sich ein vorzügliches Instrument in seiner ganz intellektualistischen, aber prachtvoll scharfen, genau definierenden, gelegentlich auch kampf- und spottlustigen Sprache geschaffen.“

Das, was der Psychoanalyse ihre ungeheure Verbreitung verschaffte, was sie so populär machte, war, von der Ueberbetonung des Sexuellen abgesehen, ein besonderer Umstand: sie sprengte den biologischen Rahmen, in den sie ursprünglich eingespannt war, und griff immer weiter hinüber auf alle Erscheinungen des Lebens. Sie zog die Künste und Wissenschaften in ihren Bann, setzte sich mit Theologie und Philosophie auseinander und ist auf dem Wege Weltanschauung zu werden. Jedenfalls weisen

Freuds jüngste Schriften „Die Zukunft einer Illusion“ sowie „Das Unbehagen in der Kultur“ nach dieser Richtung. Und es hat schon seine Berechtigung, „Freud als Kulturkritiker“ zu bezeichnen, wie es Reik in einer soeben bei Prager (Wien—Leipzig) erschienenen Schrift tut.

Und um dieses Schrifttum von Freud reiht sich nun eine ganz ausserordentlich grosse Zahl von Schülern in aller Herren Länder, die sein Werk fortsetzten, erweiterten, ergänzten, änderten oder in Opposition dazu traten; kurz, eine Wirkungssphäre auf eine jüngere Mediziner- und Psychologen-Generation schuf sich Freud, um die ihn viele akademische Lehrer beneiden könnten.

Eine geradezu überwältigend umfangreiche monographische Literatur erwuchs unter dem Einfluss von Freud, war mittelbar oder unmittelbar durch ihn hervorgerufen oder angeregt. Aus der grossen Zahl der hier zu nennenden Autoren seien wenigstens einige erwähnt: Alfred Adler, Dr. Karl Abraham, Aichhorn, Dr. Bernfeld, Dr. Helene Deutsch, Eitingon, Ferenczi, Giese, Gomperz, Graber, Groddeck, Hitschmann, Hollos, Hermine Hug-Hellmuth, Professor Jellgersma, Ernest Jones, Kinkel, Kolnai, Lorenz, Ossipow, Pfarrer Pfister, Rank, Reik, Schilder, Simmel und viele andere.

Die Psychoanalyse schuf sich eigene Organe, in denen ein reiches Material niedergelegt ist; sie sind im wesentlichen im „Internationalen Psychoanalytischen Verlag (Wien)“ zusammengefasst: ein jährlich erscheinender Almanach, die Internationale psychoanalytische Bibliothek, Neue Arbeiten für ärztliche Psychoanalyse, die Imago-Bücher, eine internationale Zeitschrift mit Beiheften (sie ist das Organ der Internationalen Psychoanalytischen Vereinigung), ein Zentralblatt, ein Jahrbuch, eine Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik und neuerdings eine Zweimonatsschrift „Die psychoanalytische Bewegung“.

Im vorjährigen Psychoanalytischen Almanach schrieb Fritz Lehner vom „Einbruch der Psychoanalyse in die französische Literatur“; man könnte fragen, ob es denn überhaupt eine Literatur gibt, in welche die Psychoanalyse nicht eingebrochen ist. Freuds Schriften mit ihren fünfstelligen Auflageziffern sind in fast alle Kultursprachen übersetzt. Die Psychoanalytiker schufen eine Biographik, in der Gottfried Keller, Knut Hamsun, Dostojewski, Tolstoi, Stendhal, Baudelaire, C. F. Meyer, Strindberg, Rousseau, Flaubert, Schnitzler, Beer-Hofmann u. a. figurieren; ja die Psychoanalyse bemächtigte sich auch des „Struwwelpeters“ und der „Frommen Helene“. Und die Dichter selbst, allen voran Thomas Mann, Arnold und Stefan Zweig, nahmen Stellung zu dem Menschen Freud und seinem Werk; sehr skeptisch äusserte sich Unamuno. (Uebrigens wird auf der Naturforschertagung im September ein Referat über Psychoanalyse gehalten werden.)

Und wenn jetzt Freud den Goethe-Preis der Stadt Frankfurt erhält, so reiht sich nunmehr der bedeutendste Psychologe würdig den bisherigen Preisträgern an: dem Dichter Stefan George, dem Theologen und Mediziner Albert Schweitzer, dem Philosophen Leopold Ziegler.

## Festakt im Goethe-Haus.

Die Ansprache von Oberbürgermeister Landmann.

In Goethes Geburtshaus am Grossen Hirschgraben fand die feierliche Uebergabe des Preises in Gegenwart von Vertretern der Literatur und Wissenschaft statt. Oberbürgermeister Dr. Landmann hielt eine Ansprache, in der er u. a. ausführte: „Bisher wurde niemals im Kreise des Kuratoriums leidenschaftlicher um einen Preisträger gerungen. Nur die Tatsache, dass der Goethe-Preis kein eigentlicher Literaturpreis ist, machte es überhaupt möglich, in diesem Jahre nochmals auf die Wahl eines Dichters zu verzichten. Der Preis ist bestimmt als ein Gesamtwerk hervorzuheben. Und so kehrten denn die Erörterungen immer wieder zu dem Manne zurück, der heute als Forscher wie als Denker vor einem Werk steht, auf das sich Richtungen und Schulen stützen, wie sie sich um seine Früchte bekämpfen; zu

einem Lebenswerke, das den Ruhm deutscher europäischer Wissenschaft aufs neue bis in die fernsten Erdteile getragen hat, dem aber bisher jede öffentliche Auszeichnung versagt blieb. Dieses in einer Reihe bedeutsamer Schriften niedergelegte Werk, das in seinen Auswirkungen noch nach keiner Seite hin erschöpft ist, hinauszuhoben in jene Sphäre, wo sich alles Gütige begegnet, musste als der höhere Sinn des diesjährigen Goethe-Preises erscheinen, für den sonst die genügend Anerkannten, wie auch jene nicht in Betracht kommen, die an äusseren Erfolgen und Ehren ihren Lohn dahin haben. Es darf geradezu als ein Ergebnis der eingehenden Erwägungen bezeichnet werden, die innerhalb des Kuratoriums stattfanden, dass aus ihnen eine innere Beziehung Sigmund Freuds zu Goethe immer deutlicher, immer weniger fraglich geworden ist.

Auch die Wahl Freuds kann vom Dichterischen her verstanden werden, sobald sich der Sinn dafür auftut, dass ein Lebender es gewagt hat, sich dem Orkus der ungeklärten Dinge zu nahen als ein Bezwingen und Benenner der Schatten.“



Frankfurter Zeitung (Frankfurt a. Main)

Nr. 641

Der Goethepreis 1930.

Der Festakt.

Bei den bisherigen drei Verleihungen des Goethepreises hat Frankfurt den Namen des Preisträgers erst nach der Übergabe des Preises der Allgemeinheit bekannt gemacht. In diesem Jahre hat die öffentliche Meinung den Goethepreis dem Dichtern und Dichtern verliehen. In dem beglückenden Empfangsbesuch am Großen Hirschgarten hatte sich, wie üblich, der Oberbürgermeister Dr. Sigmund Freud an der Spitze der Gäste befunden. Die Festlichkeit nahm den Charakter einer großen Feier an. Der Vorsitzende des Festkomitees, Oberbürgermeister Dr. Sigmund Freud, verlas eine Begründung, warum sich das Kuratorium für die Verleihung an den Dichter entschieden habe. Wir geben einige Abschnitte:

„Die Stadt ihren Goethepreis einem Dichter zu verleihen, ist eine Ehre, die sie sich nicht nehmen darf. Der Dichter, der den Goethepreis erhält, ist ein Mann, dessen Werk die Welt bereichert. In der Lage nicht wegzudenken, nicht wegzudenken ist, dass der Dichter in die Tiefe seiner Seele blickt und die Sprache der ganzen zivilisierten Welt spricht.“

Sigmund Freud hat den Zeitgeist mitbekommen

Man mag es nun wie es nur wenigen Dichtern gelungen ist, wenn es noch eines Beweises bedürfte, daß für den Dichter eine ästhetische Richtung, nicht eine bevorzugte nicht die Eingebung eines Lebenswortes in den Rahmen einer vorgetragenen Aufführung entstehend. Beweis in diesem Jahre gegeben. Der Goethepreis ist ein Preis, der den Dichtern in die Welt unserer Zeit eingeht, deren Eingriff in die Welt unseres Lebens sich rechtfertigt und sich durchführt durch ein Werk, das einer dem Dichtenden Goethes gemäßen ist. Man mag es nun wie es nur wenigen Dichtern gelungen ist, wenn es noch eines Beweises bedürfte, daß für den Dichter eine ästhetische Richtung, nicht eine bevorzugte nicht die Eingebung eines Lebenswortes in den Rahmen einer vorgetragenen Aufführung entstehend. Beweis in diesem Jahre gegeben. Der Goethepreis ist ein Preis, der den Dichtern in die Welt unserer Zeit eingeht, deren Eingriff in die Welt unseres Lebens sich rechtfertigt und sich durchführt durch ein Werk, das einer dem Dichtenden Goethes gemäßen ist.

Preis kein eigentlicher Literatur-Preis ist, machte es überhaupt möglich, in diesem Jahre nochmals auf die Wahl eines Dichters zu verzichten. Der Preis ist bestimmt, ein Geisteswerk hervorzubringen. Und so fehlte denn die Entscheidung immer wieder zu dem Manne zurück, der heute als Dichter wie als Denker vor einem Werte steht, auf das sich die Dichtungen und Schulen stützen, wie sie sich um seine Gedichte bekämpfen, dem aber bisher jede öffentliche Auszeichnung verweigert geblieben ist. Es darf geradezu als ein Ergebnis der eingehenden Erwägungen bezeichnet werden, die innerhalb des Kuratoriums stattfanden, daß uns aus ihnen eine innere Beziehung Sigmund Freud zu Goethe immer deutlicher, immer weniger fraglich geworden ist. Die modernen Naturwissenschaftler mit ihrer von jeder Subjektivität ungetrübt sein wollenden Erkenntnistheorie finden sich mit Goethe auf gemeinsamem Boden.“

Die Widmungsurkunde hat folgenden Wortlaut:

„Den von ihr gestifteten Goethepreis verleiht in diesem Jahre die Stadt Frankfurt dem als Schöpfer grundlegend neuer Betrachtungsformen anerkannten Forscher

Sigmund Freud aus Wien.

In streng naturwissenschaftlicher Methode, zugleich in kühner Deutung der von den Dichtern geprägten Gleichnisse, hat Sigmund Freud einen Zugang zu den Triebkräften der Seele gebahnt und dadurch die Möglichkeit geschaffen, Entsetzen und Aufbau der Kulturformen zu erkennen und manche ihrer Krankheiten zu heilen. Die Psychoanalyse hat nicht nur die ärztliche Wissenschaft, sondern auch die Vorstellungswelt der Künstler und Seelsorger, der Geschichtschreiber und Erzieher aufgewühlt und bereichert. Ueber die Gefahren der Selbstzergliederung und über alle Unterschiede geistiger Richtungen hinweg lieferte Sigmund Freud die Grundlage einer erneuerten Zusammenarbeit der Wissenschaften und eines besseren gegenseitigen Verständnisses der Völker. Wie die frühesten Anfänge der Freundschaft Seelenforschung auf einen Vortrag von Goethes Aufsatz „Die Natur“ zurückgehen, so erscheint im letzten auch der durch die Freundschafts-Forschungsweise geforderte morphologische Zug zum schonungslosen Zerreißen aller Schleier als ein unzertrennlicher Begleiter der faustischen Unersättlichkeit und Ehrfurcht vor dem im Unbewußten schlummernden bildnerisch-schöpferischen Gewalten. Dem großen Gelehrten, Schriftsteller und Kämpfer Sigmund Freud ist bisher jede äußere Ehrung versagt geblieben, obgleich die umwälzende Wirkung seines Werkes wie die kaum eines anderen Lebenden den Zeitgeist mitbestimmte. Das Kuratorium wünscht nach sorgfältiger Erwägung aller Für und Wider mit dieser Ehrung auf die Auswertung der Freundschaften Vortragsstellungswelt hinzuweisen als auf einen Durchgang zu einer von überlebten Vorstellungen gereinigten und neu festgestellten Welt der Werte.“

Professor Dr. Freud hat in einem Briefe an den Oberbürgermeister sein Bedauern ausgedrückt, daß er aus Gesundheitsrücksichten nicht nach Frankfurt habe kommen können, und hat seiner Freude über die ihm widerfahrte Ehrung Ausdruck gegeben. Als seine Abgesandte war seine Tochter Anna Freud erschienen. Sie verlas folgende Darlegungen ihres Vaters:

**Die Rede des Preisträgers.**  
Meine Lebensarbeit war auf ein einziges Ziel eingeleitet. Ich beobachtete die feineren Störungen der seelischen Leistung bei Gesunden und Kranken und wollte aus solchen Anzeichen erschließen — oder, wenn Sie es lieber hören: erraten —, wie der Apparat gebaut ist, der diesen Leistungen dient, und welche Kräfte in ihm zusammen- und gegeneinanderwirken. Was wir, ich, meine Freunde und Mitarbeiter, auf diesem Wege lernen konnten, erschien uns bedeutsam für den Aufbau einer Seelenkunde, die normale wie pathologische Vorgänge als Teile des nämlichen natürlichen Geschehens verstehen läßt.

Von solcher Einnengung ruft mich Ihre mich überraschende Auszeichnung zurück. Indem Sie die Gestalt des großen Universalien herausbeschwört, der in diesem Hause geboren wurde, in diesen Räumen seine Kindheit erlebte, mahnt Sie, sich gleichsam vor ihm zu rechtfertigen, wirft Sie die Frage auf, wie er sich verhalten hätte, wenn sein für jede Keuierung der Wissenschaft aufmerksamer Blick auch auf die Psychoanalyse gefallen wäre.

In Vielseitigkeit kommt Goethe ja Leonardo da Vinci, dem Meister der Renaissance, nahe, der Künstler und Forscher war wie er. Aber Menschenbilder können sich nie wiederholen, es fehlt auch nicht an tiefschwebenden Unterschieden zwischen den beiden Großen. In Leonards Naturvertrug sich der Forscher nicht mit dem Künstler, er störte ihn und erdrückte ihn vielleicht am Ende. In Goethes Leben fanden beide Persönlichkeiten Raum nebeneinander, sie lösten einander zeitweise in der Vorherrschaft ab. Es liegt nahe, die Störung bei Leonardo mit jener Entwicklungsstimmung zusammenzubringen, die alles Erotische und damit die Psychologie seinem Interesse entzückte. In diesem Punkt dürfte Goethes Wesen sich freier entfalten.

Sich denke, Goethe hätte nicht, wie so viele unserer Zeitgenossen, die Psychoanalyse unfreundlichen Sinnes abgelehnt. Er war ihr selbst in manchen Stücken nahegekommen, hatte in eigener Einsicht vieles erkannt, was wir selber beständig konnten und manche Auffassungen, die uns Kritik und Spott eintragen haben, werden von ihm wie selbstverständlich vertreten. So war ihm a. B. die unergleichen Stürze der ersten affektiven Bindungen des Menschseins vertraut. Er feierte sie in der Zueignung der „Faust“-Dichtung in Worten, die wir für jede unserer Analysen wiederholen könnten:

„Nur naht euch wieder, schwankende Gestalten,  
Die sich sich einst dem trübten Blick gezeigt.“  
„Verluch' ich wol, auch diesmal festzuhalten?“  
.....  
„Gleich einer alten, halbverlesenen Sage  
Kommt erste Lieb' und Freundschaft mit herauf.“



## Der Goethepreis 1930.

### Der Festakt.

Während bei den bisherigen drei Verleihungen des Goethepreises der Stadt Frankfurt der Name des Preisträgers erst bei der feierlichen Uebergabe des Preises der Allgemeinheit bekannt gegeben wurde, hat in diesem Jahre die öffentliche Meinung den Sieg über diese Geisteslosigkeit davongetragen, so daß die gestrige Feier im Goethe-Haus nur noch eine Bestätigung dessen war, was jedermann schon mußte. In dem beglücklichen Empfangszimmer im Hause am Großen Hirschgraben hatte sich, wie üblich, eine kleine Gästefahr verammelt. Die Feierlichkeit nahm den traditionellen Verlauf, der Ort gab ihr Würde, Vorträge Chopinscher Werke Alfred Goethes umrahmte sie. Der Vorsitzende des Kuratoriums, Oberbürgermeister Dr. Gumbmann, verlas eine Rede, in der begründet wurde, warum sich das Kuratorium für Sigmund Freud entschieden habe. Wir geben einige Abschnitte:

„Abermals gibt die Stadt ihren Goethepreis einem Gelehrten, nicht einem Dichter, doch sie verleiht ihn einem Manne, dessen Gesamtwert in seinem Einfluß auf die zu schonungsloser Selbstkenntnis bereite Geistigkeit unserer Epoche und damit auf die hohe Literatur unserer Tage nicht wegzudenken, nicht wegzulegen ist. Einem Forscher, dessen in die Tiefe schürfende Arbeit nicht nur den deutschen Sprachschatz um neue Vorstellunnen, neue Begriffe bereichert hat, sondern die Sprache der ganzen zivilisierten Welt. Man darf wohl sagen,

### das Werk Sigmund Freuds hat den Zeitgeist mitbestimmt

in einem Ausmaß wie es nur wenigen Lebenden ausgedrückt werden kann. Wenn es noch eines Beweises bedürfte, daß für den Goethepreis nicht eine ästhetische Richtung, nicht eine bevorzugte Ausdrucksform, nicht die Eingebart eines Lebenswertes in den bereitgestellten Rahmen einer vorgeschriebenen „Anweisung“ entscheidend ist, so ist der Beweis in diesem Jahre gegeben. Der Goethepreis soll Persönlichkeiten gelten, deren Eingriff in die Welt unseres Denkens und Handelns sich rechtfertigt und sich durchsetzt durch ein schöpferisches Wirken, das einer dem Andenken Goethes gewidmeten Ehrung würdig ist. Manchen mag es ungerecht und mit weiblichen Fingern erscheinen, gerade Sigmund Freud mit Goethe in Verbindung zu bringen. Sigmund Freud gehört mit der ganzen Bedeutung des von ihm geleisteten einer Zeit an, die anders ist als die Zeit Goethes. Bei Goethe, so würde man sagen: die frei und voll geschaute Welt, die gläubige Ahnung eines Sinnes und einer Weltengesetzlichkeit alles Menschlichen und Naturgeschehens. Bei Freud dagegen die Behauptung einer rein kausalmechanischen Gesetzmäßigkeit im Sinne eines materialistischen Entdeckungsgebaltens. Aber, so fragte der Oberbürgermeister, lassen sich wirklich bedeutende Sucher und Kinder in solche Gegensätze aufspalten? Die Namen Rechner, Schopenhauer und Nietzsche bezeichnen einen Weg, der zwischen beiden Anschauungsweisen, der intuitiven und der wissenschaftlichen, immer offen geblieben ist.

Niemals bisher ist im Kreise des Kuratoriums, das schließlich mit Stimmeneinheit im Preise des Preisträgers für seine Wahl überein kam, Leiden menschlicher, um einen Preisträger gerungen worden. Nur die Tatsache, daß der Goethe-

Preis kein eigentlicher Literatur-Preis ist, machte es überhaupt möglich, in diesem Jahre nochmals auf die Wahl eines Dichters zu verzichten. Der Preis ist bestimmt, ein Geisteswerk hervorzuhoben. Und so kehrt denn die Gerüchten immer wieder zu dem Manne zurück, der heute als Forscher wie als Denker vor einem Werte steht, auf das sich Rückfragen und Schulen stützen, wie sie sich um seine Früchte bekämpfen, dem aber bisher jede öffentliche Auszeichnung verweigert geblieben ist. Es darf geradezu als ein Ergebnis der eingehenden Erwägungen bezeichnet werden, die innerhalb des Kuratoriums stattfanden, daß uns aus ihnen eine innere Beziehung Sigmund Freuds zu Goethe immer deutlicher, immer weniger fraglich geworden ist. Die modernen Naturwissenschaften mit ihrer von jeder Subjektivität ungetrübt sein wollenden Erkenntnistheorie finden sich mit Goethe auf gemeinamem Boden.“

### Die Widmungsurkunde hat folgenden Wortlaut:

„Den von ihr gestifteten Goethepreis verleiht in diesem Jahre die Stadt Frankfurt dem als Schöpfer grundlegend neuer Betrachtungsformen anerkannten Forscher

Sigmund Freud aus Wien.

In streng naturwissenschaftlicher Methode, zugleich in kühner Deutung der von den Dichtern geprägten Gleichnisse, hat Sigmund Freud einen Zugang zu den Triebkräften der Seele gebahnt und dadurch die Möglichkeit geschaffen, Entstehen und Aufbau der Kulturformen zu erkennen und manche ihrer Krankheiten zu heilen. Die Psychoanalyse hat nicht nur die ärztliche Wissenschaft, sondern auch die Vorstellungswelt der Künstler und Seelsorger, der Geschichtsschreiber und Erzieher aufgewühlt und bereichert. Ueber die Gefahren der Selbstvergliederung und über alle Unterschiede geistiger Richtungen hinweg lieferte Sigmund Freud die Grundlage einer erneuerten Zusammenarbeit der Wissenschaften und eines besseren gegenseitigen Verständnisses der Völker. Wie die frühesten Anfänge der Freudischen Seelenforschung auf einen Vortrag von Goethes Aufsatz „Die Natur“ zurückgehen, so erscheint im letzten auch der durch die Freudische Forschungsweise geforderte morphologische Zug zum schonungslosen Zerreißen aller Schleier als ein unzertrennlicher Begleiter der faustischen Unersättlichkeit und Ehrfurcht vor dem im Unbewußten schlummernden bildnerisch-schöpferischen Gewalten. Dem großen Gelehrten, Schriftsteller und Kämpfer Sigmund Freud ist bisher jede äußere Ehrung versagt geblieben, obgleich die umwälzende Wirkung seines Werkes wie die kaum eines anderen Lebenden den Zeitgeist mitbestimmte. Das Kuratorium wünscht nach sorgfältiger Erwägung aller Für und Wider mit dieser Ehrung auf die Auswertung der Freudischen Vorstellungswelt hinzuweisen als auf einen Durchbruch zu einer von überlebten Vorstellungen gereinigten und neu gestifteten Welt der Werte.“

Professor Dr. Freud hat in einem Briefe an den Oberbürgermeister sein Bedauern ausgedrückt, daß er aus Gesundheitsrücksichten nicht nach Frankfurt habe kommen können, und hat seiner Freude über die ihm widerfahrte Ehreung Ausdruck gegeben. Als seine Abschiedsrede war seine Tochter Anna Freud erschienen. Sie verlas folgende Darlegungen ihres Vaters:

### Die Rede des Preisträgers.

Meine Lebensarbeit war auf ein einziges Ziel eingestellt. Ich beobachtete die feineren Störungen der seelischen Leistung bei Gelunden und Kranken und wollte aus solchen Anzeichen erschließen — oder, wenn Sie es lieber hören: erraten —, wie der Apparat gebaut ist, der diesen Leistungen dient, und welche Kräfte in ihm zusammen- und gegeneinanderwirken. Was wir, ich, meine Freunde und Mitarbeiter, auf diesem Wege lernen konnten, erschien uns bedeutsam für den Aufbau einer Seelenkunde, die normale wie pathologische Vorgänge als Teile des nämlichen natürlichen Geschehens verstehen läßt.

Von solcher Einengung rufte mich Ihre mich überraschende Auszeichnung zurück. Indem Sie die Gestalt des großen Unverwundlichen heraufbeschwört, der in diesem Hause geboren wurde, in diesen Räumen seine Kindheit erlebte, mahnt Sie, sich gleichsam vor ihm zu rechtfertigen, weist Sie die Frage auf, wie er sich verhalten hätte, wenn sein für jede Neuerung der Wissenschaft aufmerksamer Blick auch auf die Psychoanalyse gefallen wäre.

An Vielseitigkeit kommt Goethe ja Leonardo da Vinci, dem Meister der Renaissance, nahe, der Künstler und Forscher war wie er. Aber Menschenbilder können sich nie wiederholen, es fehlt auch nicht an tiefgehenden Unterschieden zwischen den beiden Großen. In Leonards Natur betrug sich der Forscher nicht mit dem Künstler, er hörte ihn und erbrachte ihn vielschicht am Ende. In Goethes Leben fanden beide Persönlichkeiten Raum nebeneinander, sie lösten einander teilweise in der Vorherrschschaft ab. Es liegt nahe, die Störung bei Leonardo mit jener Entwicklungsstimmung zusammenzubringen, die alles Erosische und damit die Psychologie seinem Interesse entzückte. In diesem Punkt dürfte Goethes Wesen sich freier entfalten.

Schön denke, Goethe hätte nicht, wie so viele unserer Zeitgenossen, die Psychoanalyse unfreundlichen Sinnes abgesehen. Er war ihr selbst in manchen Stücken nahegekommen, hatte in eigener Einsicht vieles erkannt, was uns seither bei ständigen konnten und manche Auffassungen, die uns Kritik und Spott eingetragen haben, werden von ihm wie selbstverständlich vertreten. So war ihm z. B. die unvergleichliche Stärke der ersten affektiven Bindungen des Menschenkindes vertraut. Er feierte sie in der Zueignung der „Faust“-Dichtung in Worten, die wir für jede unserer Analysen wiederholen könnten:

„Ihr naht euch wieder, schwankende Gestalten,

Die früh sich einklinkt dem trüben Blick gezeigt.

Versuch' ich wol, euch diesmal festzuhalten?“

.....

„Gleich einer alten, halbverflungenen Sage

Kommt erste Lieb' und Freundschaft mit herauf.“

Von der stärksten Liebesanziehung, die er als reifer Mann erfuhr, gab er sich Rechenschaft, indem er der Geliebten zurief: „Ach, du warst in abgelebten Zeiten meine Schwester oder meine Frau.“

Er stellte somit nicht in Abrede, daß diese unvergänglichen ersten Neigungen Personen des eigenen Familienkreises zum Objekt nehmen.

Den Inhalt des Traumlebens umschreibt Goethe mit den so stimmungsvollen Worten:

„Was von Menschen nicht gewußt,  
Oder nicht bedacht,  
Durch das Labyrinth der Brust  
Wandelt in der Nacht.“

Hinter diesem Zauber erkennen wir die altehrwürdige, unbestreitbar richtige Aussage des Aristoteles, das Träumen sei die Fortsetzung unserer Seelentätigkeit in den Schlafzustand, vereint mit der Anerkennung des Unbewußten, die erst die Psychoanalyse hinzugefügt hat. Nur das Rätsel der Traumentstellung findet dabei keine Auflösung.

In seiner vielleicht erhabensten Dichtung, der „Phägenie“, zeigt uns Goethe ein ergreifendes Beispiel einer Entführung, einer Befreiung der leidenden Seele von dem Druck der Schuld und er läßt diese Katharsis sich vollziehen durch einen leidenschaftlichen Gefühlsausbruch unter dem wohlthätigen Einfluß einer liebevollen Teilnahme. Ja, er hat sich selbst wiederholt in psychischer Hilfeleistung versucht, so an jenem Unglücklichen, der in den Briefen Rast genannt wird, an dem Professor Lessing, von dem er in der „Campagne in Frankreich“ erzählt, und das Verfahren, das er anwendete, geht über das Vorgehen der katholischen Beichte hinaus und berührt sich in merkwürdigen Einzelheiten mit der Technik unserer Psychoanalyse. Ein von Goethe als scherzhaft bezeichnetes Beispiel einer psychotherapeutischen Beeinflussung möchte ich hier ausführlich mitteilen, weil es vielleicht weniger bekannt und doch sehr charakteristisch ist. Aus einem Brief an Frau v. Stein (Nr. 1444 vom 5. September 1785):

„Gestern Abend habe ich ein Psychologisches Kunststück gemacht. Die Herder war immer noch auf das Hypochondrische gespannt über alles, was ihr im Carlsbad unangenehm begegnet war. Besonders von ihrer Haugenoffin. Ich ließ mir alles erzählen und beichten, fremde Unarten und eigene Fehler mit den kleinsten Umständen und Folgen und zuletzt absolvierte ich sie und machte ihr scherzhaft unter dieser Formel begreiflich, daß diese Dinge nun abgethan und in die Tiefe des Meeres geworfen seien. Sie ward selbst lustig darüber und ist wirklich kurirt.“

Den Gros hat Goethe immer hochgehalten, seine Macht nie zu verkleinern versucht, ist seinen primitiven oder selbstmüthigen Aeußerungen nicht minder achtungsvoll gefolgt wie seinen hochsublimierten und hat, wie mir scheint, seine

Wesenseinheit durch alle seine Erscheinungsformen nicht weniger entschieden vertreten als vor Zeiten Plato. Ja, vielleicht ist es mehr als zufälliges Zusammentreffen, wenn er in den „Wahlverwandtschaften“ eine Idee aus dem Vorstellungskreis der Chemie auf das Liebesleben anwendete, eine Beziehung, von der der Name selbst der Psychoanalyse zeugt.

Ich bin auf den Vorwurf vorbereitet, wir Analytiker hätten das Recht verwirrt, uns unter die Patronanz Goethes zu stellen, weil wir die ihm schuldbige Ehrfurcht verletzt haben, indem wir die Analyse auf ihn selbst anzuwenden versuchten, den großen Mann zum Objekt der analytischen Forschung erniedrigten. Ich aber bestreite zunächst, daß dies eine Erniedrigung beabsichtigt oder bedeutet.

Wir alle, die wir Goethe verehren, lassen uns doch ohne viel Sträuben die Bemühungen der Biographen gefallen, die sein Leben aus den vorhandenen Berichten und Aufzeichnungen wiederherstellen wollen. Was aber sollen uns diese Biographien leisten? Auch die beste und vollständigste könnte die beiden Fragen nicht beantworten, die allein wissenschaftlich scheinen.

Sie würde das Rätsel der wunderbaren Begabung nicht aufklären, die den Künstler macht, und sie könnte uns nicht helfen, den Wert und die Wirkung seiner Werke besser zu erfassen. Und doch ist es unzweifelhaft, daß eine solche Biographie ein starkes Bedürfnis bei uns befriedigt. Wir verspüren dies so deutlich, wenn die Ungunst der historischen Ueberlieferung diesem Bedürfnis die Befriedigung versagt hat, z.B. im Falle Shakespeares. Es ist uns allen unlegendar peinlich, daß wir noch immer nicht wissen, wer die Komödien, Trauerspiele und Sonette Shakespeares verfaßt hat, ob wirklich der gelehrte Sohn des Stratfordor Kleinbürgers, der in London eine bescheidene Stellung als Schauspieler erreichte, oder doch eher der hochgeborene und feingebildete, leidenschaftlich unordentliche, einigermaßen deklassierte Aristokrat Eduard de Vere, siebzehnter Earl of Oxford, erblicher Lord Great Chamberlain von England. Wie rechtfertigt sich aber ein solches Bedürfnis, von den Lebensumständen eines Mannes Kunde zu erhalten, wenn dessen Werke für uns so bedeutungsvoll geworden sind? Man sagt allgemein, es sei das Verlangen, uns einen solchen Mann auch menschlich näherzubringen. Lassen wir das gelten; es ist also das Bedürfnis, affektive Beziehungen zu solchen Menschen zu gewinnen, sie den Vätern, Lehrern, Vorbildern anzureihen, die wir gekannt oder deren Einfluß wir bereits erfahren haben, unter der Erwartung, daß ihre Persönlichkeiten ebenso großartig und bewundernswert sein werden wie die Werke, die wir von ihnen besitzen.

Immerhin wollen wir zugestehen, daß noch ein anderes Motiv im Spiele ist. Die Rechtfertigung des Biographen ent-

hält auch ein Bekenntnis zum Biographen den Heros, das heißt doch die Ringern, wirkt doch in es ist unvermeidlich, mehr erfahren, werden denen er es wirklich menschlich wirklich nicht wir erklären die Ber. Unsere Einstellung zu einer ambivalenten, dem mäßig eine Komponente ein psychologisches Unterdrückung der V. unser Verhältnis zu geschichte wir erforscht

Wenn die Psychoanalyse beginnt, hat sie natürlich werden als diese selbst schluß bringen, die auf und so neue Zusammen stück, das sich zwischen den Werken eines Künstlers sächlichsten Funktionen Außenwelt psychisch es der Psychoanalyse angewendet zum Verste. Aber ich gestehe, im weit gebracht. Das Dichter ein großer autobiographischer Wir können nicht umdenken.

„Das Beste Darfst du



er als reifer Mann  
der Geliebten zurück:  
meine Schwester oder

diese unvergänglichen  
Familienkreise zum

reibt Goethe mit den

geüßt.

Drust

die altehrwürdige, un-  
teles, das Träumen  
keit in den Schlafzu-  
Unbewußten, die erst  
das Rätsel der Traum-  
g.

chtung, der „Phi-  
sendes Beispiel einer  
enden Seele von dem  
tharsis sich vollziehen  
bruch unter dem wohl-  
ahme. Ja, er hat sich  
stung versucht, so an  
R a f t genannt wird,  
er in der „Campagne  
en, das er anwendete,  
a Beichte hinaus und  
in mit der Technik  
als scherzhaft bezeich-  
Beeinflussung möchte  
leicht weniger bekannt  
inem Brief an Frau  
r 1785):

Psychologisches Kunst-  
er noch auf das Hypo-  
ihr im Carlsbad un-  
von ihrer Haugenossin.  
n, fremde Unarten und  
nden und Folgen und  
e scherzhaft unter dieser  
an abgethan und in die  
e ward selbst lustig da-

alten, seine Macht nie  
tiven oder selbst mut-  
tungsvoll gefolgt wie  
mir scheint, seine

Beseinsheit durch alle seine Erscheinungsformen nicht weni-  
ger entschieden vertreten als vor Zeiten Plato. Ja, vielleicht  
ist es mehr als zufälliges Zusammentreffen, wenn er in den  
„Wahlverwandtschaften“ eine Idee aus dem Vorstellungskreis  
der Chemie auf das Liebesleben anwendete, eine Beziehung,  
von der der Name selbst der Psychoanalyse zeugt.

Ich bin auf den Vorwurf vorbereitet, wir Analytiker hätten  
das Recht verwirrt, uns unter die Patronanz Goethes zu  
stellen, weil wir die ihm schuldige Ehrfurcht verletzt haben,  
indem wir die Analyse auf ihn selbst anzuwenden versuchten,  
den großen Mann zum Objekt der analytischen Forschung er-  
niedrigten. Ich aber bestreite zunächst, daß dies eine Ernied-  
rigung beabsichtigt oder bedeutet.

Wir alle, die wir Goethe verehren, lassen uns doch ohne  
viel Sträuben die Bemühungen der Biographen gefallen, die  
sein Leben aus den vorhandenen Berichten und Aufzeichnun-  
gen wiederherstellen wollen. Was aber sollen uns diese Bio-  
graphien leisten? Auch die beste und vollständigste könnte die  
beiden Fragen nicht beantworten, die allein wissenswert  
scheinen.

Sie würde das Rätsel der wunderbaren Begabung nicht  
auflären, die den Künstler macht, und sie könnte uns nicht  
helfen, den Wert und die Wirkung seiner Werke besser zu er-  
fassen. Und doch ist es unzweifelhaft, daß eine solche Bio-  
graphie ein starkes Bedürfnis bei uns befriedigt. Wir ver-  
spüren dies so deutlich, wenn die Ungunst der historischen  
Ueberlieferung diesem Bedürfnis die Befriedigung versagt  
hat, z.B. im Falle Shakespeare. Es ist uns allen unleg-  
bar peinlich, daß wir noch immer nicht wissen, wer die Komödien,  
Trauerspiele und Sonette Shakespeares verfaßt hat, ob  
wirklich der gelehrte Sohn des Stratfordor Kleinbürgers, der  
in London eine bescheidene Stellung als Schauspieler er-  
reicht, oder doch eher der hochgeborene und feingebildete,  
leidenschaftlich unordentliche, einigermaßen deklarierte Aristok-  
rat Eduard de Vere, siebzehnter Earl of Oxford, erblicher  
Lord Great Chamberlain von England. Wie rechtfertigt sich  
aber ein solches Bedürfnis, von den Lebensumständen eines  
Mannes Kunde zu erhalten, wenn dessen Werke für uns so  
bedeutungsvoll geworden sind? Man sagt allgemein, es sei  
das Verlangen, uns einen solchen Mann auch menschlich  
näherzubringen. Lassen wir das gelten; es ist also das Be-  
dürfnis, affektive Beziehungen zu solchen Menschen zu ge-  
winnen, sie den Vätern, Lehrern, Vorbildern anzureihen, die  
wir gekannt oder deren Einfluß wir bereits erfahren haben,  
unter der Erwartung, daß ihre Persönlichkeiten ebenso groß-  
artig und bewundernswert sein werden wie die Werke, die  
wir von ihnen besitzen.

Immerhin wollen wir zugeben, daß noch ein anderes  
Motiv im Spiele ist. Die Rechtfertigung des Biographen ent-

hält auch ein Bekenntnis. Nicht herabsetzen zwar will der  
Biograph den Heros, sondern ihn uns näherbringen. Aber  
das heißt doch die Distanz, die uns von ihm trennt, ver-  
ringern, wirkt doch in der Richtung einer Erniedrigung. Und  
es ist unvermeidlich, wenn wir vom Leben eines Großen  
mehr erfahren, werden wir auch von Gelegenheiten hören, in  
denen er es wirklich nicht besser gemacht hat als wir, uns  
menschlich wirklich nahe gekommen ist. Dennoch meine ich,  
wir erklären die Bemühungen der Biographie für legitim.  
Unsere Einstellung zu Vätern und Lehrern ist nun einmal  
eine ambivalente, denn unsere Verehrung für sie deckt regel-  
mäßig eine Komponente von feindseliger Auflehnung. Das ist  
ein psychologisches Verhängnis, läßt sich ohne gewaltsame  
Unterdrückung der Wahrheit nicht ändern und muß sich auf  
unser Verhältnis zu den großen Männern, deren Lebens-  
geschichte wir erforschen wollen, fortsetzen.

Wenn die Psychoanalyse sich in den Dienst der Biographie  
begibt, hat sie natürlich ein Recht, nicht härter behandelt zu  
werden als diese selbst. Die Psychoanalyse kann manche Auf-  
schlüsse bringen, die auf anderen Wegen nicht zu erhalten sind,  
und so neue Zusammenhänge aufzeigen in dem Webermeister-  
stück, das sich zwischen den Triebanlagen, den Erlebnissen und  
den Werken eines Künstlers ausbreitet. Da es eine der haupt-  
sächlichsten Funktionen unseres Denkens ist, den Stoff der  
Außenwelt psychisch zu bewältigen, meine ich, man müßte  
es der Psychoanalyse danken, wenn sie auf den großen Mann  
angewendet zum Verständnis seiner großen Leistung beiträgt.  
Aber ich gestehe, im Falle von Goethe haben wir es noch nicht  
weit gebracht. Das rührt daher, daß Goethe nicht nur als  
Dichter ein großer Bekenner war, sondern auch trotz der Fülle  
autobiographischer Aufzeichnungen ein sorgfamer Verhüller.  
Wir können nicht umhin, hier der Worte Mephistos zu ge-  
denken:

„Das Beste, was du wissen kannst,  
Darfst du den Dämon doch nicht sagen.“

Frankfurt

## Frankfurter Zeitung (Frankfurt a. Main)

Nr. 646

## Die Ehrung Freuds.

Es scheint nicht möglich zu sein, daß irgend eine Sache, sei sie noch so gut, geschähe, ohne daß daran gemäkelt würde. Die Stadt Frankfurt hat den Goethepreis in diesem Jahre dem Forscher Siegmund Freud verliehen. Galt einer dies für verfehlt, weil er überhaupt gegen Freud ist, so mag er es tun. Aber so ist es nicht mit Wilhelm Schmidbom, der im „Berliner Tageblatt“ die Verleihung getadelt hat. Auf die Formalien, die er vorbringt, wollen wir nicht eingehen, da sie, zumal durch die Erwiderung, die Alfons Paquet in demselben Blatt gegeben hat, vollständig klargestellt sind. Aber Schmidbom sagt auch dies: „Man gibt Geldpreise. Warum tut man verächtlich, als ob Geld kein Geld wäre? Warum gibt man Geld Leuten, die es nicht brauchen? Siegmund Freud braucht dieses bißchen Geld nicht.“ Und Schmidbom meint, es wäre besser gewesen, Freuds Schüler Alfred Adler das Geld zu geben. Das ist denn doch ein Irrtum. Auch darauf hat Paquet gut geantwortet: „Gerade hier stehen wir aber vor der bemerkenswerten Tatsache, daß diesem Manne, (Freud) auf dessen Lebenswerk sich Richtungen und Schulen stützen und das den Ruhm deutscher, europäischer Forschung aufs neue bis in die fernsten Erdteile getragen hat, ein Werk, das in seinen Auswirkungen aus der modernen Literatur überhaupt nicht wegzudenken ist, bisher jede öffentliche Auszeichnung versagt blieb. Nach meiner schlichten Ansicht hätte er längst den Nobel-Preis verdient. Dieses Werk über die Sphäre der Kämpfe und Befehdungen hinauszuhoben in jene Sphäre, wo sich alles Gültige begegnet, muß geradezu als der höhere Sinn des diesjährigen Goethe-Preises erscheinen, für den sonst die genügend Anerkannten, die an äußeren Erfolgen und Ehren ihren Lohn dahin haben, nicht in Betracht kommen.“ Das ist in der Tat das Entscheidende. Siegmund Freud hat jahrzehntelang Anfeindungen erfahren, wie kaum ein anderer Mann der Wissenschaft unserer Zeit. Das erklärt sich freilich zum Teil aus der Natur seiner Lehre. Sie ruft in so manchen Personen umso mehr Widerstände hervor, als sie es für sich selbst nötig hätten, sich mit ihr zu befassen. Dennoch ist die Lehre vom Unbewussten, ist die Psychoanalyse schließlich durchgedrungen. Es geht heute nicht mehr an, Freud nicht zu sehen. Es geht freilich immer noch an — denn es geschieht tatsächlich — ein, Ja auszusprechen, das dann durch ein Aber wieder vollständig aufgehoben wird. So konnte man z. B.

in einem Artikel, der in diesen Tagen erschienen ist, die groteske Auffassung finden, daß Freud sicherlich bedeutend sei, daß man aber nichts von ihm akzeptieren könne, wenn man auf dem Boden einer anderen Weltanschauung stehe. Mit dieser Logik könnte man schließlich auch die Euklidische Geometrie ablehnen, weil sie ursprünglich von einem Heiden formuliert worden ist. Wir führen das nur als ein Beispiel an, um zu zeigen, daß Freud immer noch zu kämpfen hat — zu kämpfen gegen Mißverständnisse, die sich dem, der Bescheid weiß und wissen will, ohne weiteres lösen. Es hängt mit diesen Umständen zusammen, daß ein Mann, der eine der wenigen ganz großen Persönlichkeiten unserer Zeit ist, bisher tatsächlich noch keine der öffentlichen Ehrungen empfangen hat, die ihm zulämen. Ob Alfred Adler das Geld brauchen könnte oder nicht, interessiert hier gar nicht, ganz abgesehen davon, daß er mit Siegmund Freud nicht zu vergleichen ist. Es geht gar nicht darum, zu ergründen, wer die 10 000 Mark am dringendsten benötigte, diesmal auch nicht darum, welcher junge Forscher oder Dichter eine Förderung verdiente. Als überhaupt die Frage aufgetaucht war, ob Siegmund Freud für den Goethepreis in Betracht käme, konnte sie nur bejaht werden. Denn nun galt es, ein wenig wieder gut zu machen, was andere versäumt haben: einen Mann öffentlich zu ehren, der Auszeichnung verdient.



## Deutsche Allgemeine Zeitung (Berlin)

Nr. 424

## Ist Freud Romantiker?

Von

Prof. Dr. Oswald Bumke, Univ. München

Der bekannte Münchener Psychiater hielt soeben auf dem Naturforscher- und Arztetag in Königsberg einen Aufsehen erregenden Vortrag gegen die Psychoanalyse, der uns in Auszug zur Verfügung gestellt wird.

Die geschichtliche Entwicklung der psychoanalytischen Lehre ebenso wie ihr Inhalt bringen es mit sich, daß die Stellung des einzelnen Forschers zu ihr immer nur eine subjektive sein kann. Ich stelle deshalb gleich am Anfang fest, daß ich seit einem Menschenalter zu den Gegnern dieser Bewegung gehöre. Bei aller Anerkennung der großen geistigen Eigenschaften von Freud sehe ich mich gezwungen, seine Dogmen abzulehnen. Noch mehr aber als den Inhalt seiner Lehre bekämpfte ich die Methode, durch die diese Lehre gewonnen worden ist, weil sie nach meiner Ueberzeugung allen Grundsätzen einer exakten und damit nachprüfbaren wissenschaftlichen Forschung zuwiderläuft.

Es ist sehr eigentümlich, wie verschieden sich die Lehre Freuds heute in den verschiedenen Köpfen widerspiegelt. Während Allers, Kronfeld, Strauß und ich selbst seit Jahrzehnten gerade das bekämpfen, daß die Psychoanalyse das Unbewußte zu rationalisieren versucht, und fast zur gleichen Zeit, in der ein Anhänger Freuds, Heinz Hartmann, jeden Gegensatz zwischen der psychoanalytischen und den sonstigen wissenschaftlichen Denkweisen ebenso bestreitet wie irgendeine Neigung der Psychoanalyse zu irrationalen Erkenntnissen, hat kein Geringerer als Thomas Mann Freuds Libidotheorie als Naturwissenschaft gewundene Romantik und als eine Erscheinungsform des modernen Irrationalismus gedeutet.

Auch daß ein Forscher von der Einstellung Weizsäckers, ja daß eine Reihe von evangelischen Geistlichen in allen möglichen Formen der Abstufung Sympathien für die psychoanalytische Bewegung bekunden, gehört hierher. Denn Freud selbst hat in seinen Büchern über das „Ende einer Illusion“ und über „Das Unbehagen in der Kultur“ nicht bloß eine Religion, sondern die Religion schlechthin so heftig bekämpft, daß diese Bücher recht gut auch vom Verfasser der „Welträtself“, von Saeckel, geschrieben sein könnten.

Man denke: ein Romantiker, der nach seinem eigenen Eingeständnis die „Empfindung der Ewigkeit“, das Gefühl von etwas Unbegrenztem, Schrankenlosem, gleichsam „Ozeanischem“ niemals in sich entdeckt hat. Hier klafft ein Widerspruch. Hat Thomas Mann Freud mißverstanden, verstehen wir anderen ihn falsch, oder ist nicht vielmehr die Psychoanalyse in sich selbst widerspruchsvoll, und lassen sich diese Widersprüche nicht deuten?

Ein Anhänger der Psychoanalyse, Charles Maylan, hat eine solche Deutung versucht. Wenn man den Inhalt seines Buches mit einem heute beliebten Schlagwort kurz wiedergeben will, so ist es das „Reffentiment“, aus dem die Psychoanalyse entstanden sein soll. Freuds Haß gegen seinen Vater, gegen den Papst, der mit dem Vater identifiziert wird und der doch zugleich das Oberhaupt der von ihm ebenfalls gehaßten Christenheit bildet, die Verstimmung zugleich gegen die offizielle Wissenschaft, die ihn nicht früh genug anerkannt habe, alle diese Gefühle sollen Freud die Feder geführt haben. Man braucht Maylan nicht zu folgen, ja man kann aus menschlichen Gründen wünschen, daß er sein Buch niemals geschrieben haben möchte. Aber man wird doch eines sagen dürfen, daß die Psychoanalyse nicht so entstanden ist, wie es ihre Anhänger immer wieder behaupten: nämlich durch die Anwendung einer exakten naturwissenschaft-

lichen Methode, durch die Feststellung unwiderlegbarer Tatsachen und durch ein klares, verstandesmäßiges Erkennen. Nur deshalb kann man Freud vielleicht wirklich einen Romantiker nennen, einen Dichter, der, wie Allers mit Recht sagte, seine Einsichten nicht seiner Methode verdankt, sondern seine Methode erst seinen Einsichten anpassen mußte.

Man wird eine Erscheinung wie die Freuds aus der Zeit verstehen können, in der ihre Arbeit begann. Es war in den neunziger Jahren des vergangenen Jahrhunderts. Die Philosophie hatte den Materialismus bereits überwunden, in der Naturwissenschaft und in der Medizin bestand er unbeirrt fort. In der Psychologie wurde alles zuerst in Atome zerlegt und dann, wenn irgend möglich, mit ihrpsychologischen Namen benannt; wer aber erfahren wollte, warum und womit denn Menschen sich quälen, aus welchen Gründen sie denn in Wirklichkeit handeln, dem reichte man Steine statt Brot. Um diese Zeit traten zwei Männer auf, die beide das Format gehabt hätten, eine neue Seelenkunde zu schaffen: Dilthey und Freud. Und hier beginnt die Tragik. Dilthey, ein scharfsinniger Denker, der alle seine Anschauungen mit bewundernswerter Klarheit und mit einer Voraussicht entwickelt hat, die ihm erst heute volle Anerkennung verschafft. Dilthey war doch nicht lebensnah genug, um der Psychologie schon zu seiner Zeit wirklich helfen zu können. Man hat ihn beachtet und den Psycho-

logen in ihm durch Jahrzehnte beinahe vollkommen vergessen.

Sein Gegenspieler jedoch, Freud, ist ausgesprochen psychologisch begabt, hat den künstlerischen Blick auch für tiefe und dunkle Zusammenhänge der menschlichen Seele, aber er ist zugleich gebunden durch seine materialistische Einstellung, muß, wenn er wissenschaftlich arbeiten möchte, zunächst alles Psychische ins Biologische überlegen, es als dynamisch und energetisch betrachten und von Naturwissenschaft reden, wenn er das Seelische meint. So wird, als er dem Irrationalen begegnet und auf das Unbewußte stößt, das Unbewußte rationalisiert und mechanisiert, und das Ergebnis sind Hypothesen, von denen man nun in der Tat sagen kann, daß sie sich ebenso gut als irrational wie als grob-materialistisch ansehen lassen.

Das Unbewußte bei Freud ist eine Unterseele, die mit den Gefühls- und den Verstandesmitteln des Oberbewußtseins arbeitet, ohne dem Oberbewußtsein etwas anderes als nur Fertigware zu liefern. Es ist das eigentliche Ich, das denkt und fühlt, begehrt und ablehnt, haßt und liebt, das vor allem aber immer geil ist, das nicht bloß die anderen, sondern auch das eigene Oberbewußtsein dauernd belügt und betrügt, das dazu die umständlichsten Erwägungen anstellen muß — und das dann schließlich doch nichts anderes ist als ein Hirngespinn, das zwangsläufig rein energetischen Prinzipien gehorcht. Das Ganze ist ein Mythos, aber irrational ist es nicht, sondern ausgeklügelt und mit allen Mitteln der Dialektik ausgebaut. Eine Lehre, die dauernd allesfalls Mögliche und Bewiesenes, die immer Tatsachen mit Deutungen verwechselt, ist nicht nur keine Naturwissenschaft, sondern ist überhaupt nicht Wissenschaft. Und doch ist sie auch kein Märchen, weil ihr die Unmittelbarkeit fehlt, weil sie nicht aus dem Herzen stammt, sondern aus einem eiskalten, grüblerischen und deshalb verirrten Verstand.

Ich will heute auf den Inhalt der Psychoanalyse nicht eingehen. Aber ich will versuchen, ihr eine Prognose zu stellen. Ihre Methode wird vergehen, weil sie den Unter- gang aller Wissenschaft bedeuten würde, weil sie in Wirklichkeit gar nicht beweist, sondern die Tatsachen dauernd im Sinn ihrer Hypothesen verfälscht. Gewisse Erkenntnisse aber, die wir nicht dieser Methode, sondern der unmittelbaren psychologischen Begabung ihres Schöpfers verdanken, die werden bleiben. Und was noch wichtiger ist: bleiben wird die grundsätzliche Einsicht, daß das letzte Ziel aller Psychologie immer das sein muß, den ganzen Menschen zu fassen, und daß man dieses Ziel mit einiger Sicherheit immer nur am einzelnen Menschen erreicht.

## Frankfurter Zeitung (Frankfurt a. Main)

Nr. 722

Von dem Schriftsteller Freud ist anlässlich der Verleihung des Frankfurter Goethe-Preises nicht viel gesprochen worden. In der „Neuen Rundschau“ geschieht es jetzt: „Aber der Goethe-Preis gilt vor allem auch dem Schriftsteller Freud. Während die literarische Zunft die Verantwortung für die Sprache immer mehr verliert und in Gestaltung und Gegenständen täglich mehr in billigen Journalismus hinableitet, schreibt dieser Forscher eine Prosa, die zum edelsten deutschen Sprachgut gehört. In leidenschaftlicher Hingabe an seine Probleme gibt er Darstellungen, die zugleich erregend und klar, subjektiv und unterrichtend sind. Dabei ist er von jeder Artistik weit entfernt, so daß ihm die Sprache nie Selbstzweck ist, sondern immer das kostbarste Mittel auf den Wegen der Erkenntnis und der Belehrung.“ In dem neuesten Heft sprechen: R. Wilbrandt: „Kampf gegen den Fürsorgestaat“, Leo Trotzki: „Die Agonie des Zarismus“, J. Ehrenburg: „Fahrten nach Norden“, H. A. Joachim, Joseph Kessel, J. Cocteau, S. Saenger, R. Kayser.



05549 0013

Hamburgisches  
Welt-Wirtschafts-Archiv

000 *Freud*  
8

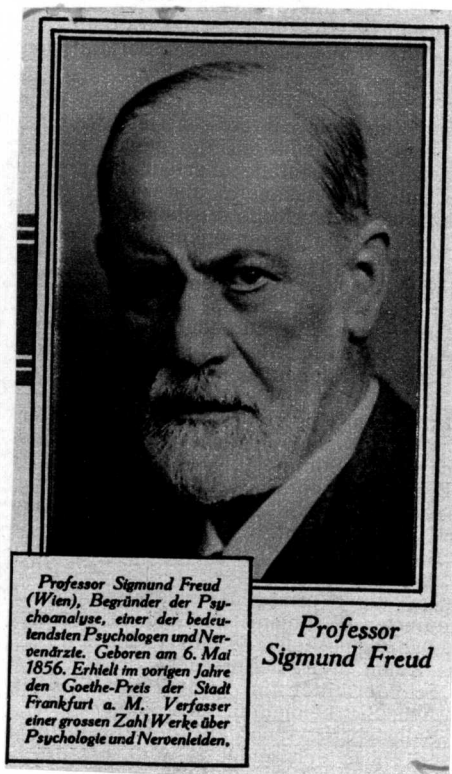
*Freud, Prof. Sigm.*

Signatur *f*

Datum **7. Dez. 1930** 19

*Weltspiegel Beilage*  
zum Berliner Tageblatt

Nr **49** .



Professor Sigmund Freud  
(Wien), Begründer der Psychoanalyse, einer der bedeutendsten Psychologen und Nervenärzte. Geboren am 6. Mai 1856. Erhielt im vorigen Jahre den Goethe-Preis der Stadt Frankfurt a. M. Verfasser einer grossen Zahl Werke über Psychologie und Nervenleiden.

Professor  
Sigmund Freud

## Vossische Zeitung (Berlin)

-Nr. 302

## Bildnis Sigmund Freuds

Von  
STEFAN ZWEIG

Der Psychoanalytische Almanach 1931, der wie alljährlich im Internationalen Psychoanalytischen Verlag, Wien, erscheint, enthält eine Freud-Studie Stefan Zweigs, die wir hier auszugsweise wiedergeben.

Die strenge Tür eines Wiener Miethauses verschließt seit einem halben Jahrhundert Sigmund Freuds Privatleben: beinahe wäre man versucht zu sagen, er habe überhaupt keines gehabt, so bescheiden hintergründig verläuft seine Existenz. Eine beinahe vollkommene Unsichtbarkeit der öffentlichen Erscheinung, ein beinahe philiströs regelmäßiger Daseinsgang ohne scharfe Veränderungen und ohne Verwandlungen (die steilen Kurven liegen innen auf der geistigen Fläche), niemals eine Lebensäußerung, die Anlaß zum Aufhorchen oder zu einer Anekdote gibt. Siebzig Jahre in der gleichen Stadt, mehr als vierzig Jahre im gleichen Hause. Dort wieder die Ordination im selben Raume, die Lektüre auf demselben Sessel, die literarische Arbeit vor demselben Schreibtisch. Pater familias von sechs Kindern, persönlich völlig bedürfnislos, ohne andere Passionen als die des Berufs und der Berufung.

Jede Woche der tausend und abertausend seiner fünfundsiebzig Jahre umschreibt den gleichen runden Kreis geschlossener Tätigkeit, jeder Tag verläuft zwillingshaft ähnlich dem andern: in seiner akademischen Zeit einmal in der Woche Vorlesung in der Universität, immer einmal am Mittwoch abends nach sokratischer Methode ein geistiges Symposium in der Runde der Schüler, einmal am Samstag nachmittag eine Kartenpartie — sonst immer von morgens bis abends oder vielmehr bis spät in die Mitternacht, jede Minute bis zur letzten Sekunde ausgenützt für den fugenlos ineinanderpassenden Ablauf von Analyse, Behandlung, Studium, Lektüre und gelehrter Gestaltung. Dieser unerbittliche Arbeitskalender kennt kein leeres Blatt, der weitgespannte Tag Freuds innerhalb eines halben Jahrhunderts keine ungeistig verbrachte Stunde.

Eben aber diese Pausenlosigkeit der Wachheit und Wachsamkeit ist zugleich das Erstaunlichste seiner geistigen Erscheinung: hier wird Normalität zum Phänomen. Seit vierzig Jahren nimmt Freud täglich acht, neun, zehn, manchmal sogar elf Analysen vor, das will sagen: neun-, zehn-, elfmal konzentriert er je eine ganze Stunde lang sich mit äußerster, mit einer beinahe bebenden Spannung in einen Fremden hinein, behorcht und wägt jedes Wort, während gleichzeitig sein nie versagendes Gedächtnis die Aussage dieser Psychoanalyse mit jener aller früheren Sitzungen vergleicht. Mit einem Ruck muß er sich achtmal, neunmal in einem Tag umstellen, hundert und aberhundert Schicksale ohne Notizen und Erinnerungshilfen in sich gesondert bewahrend und bis in die feinsten Verästelungen überschauend. Ist spät abends die analytische Tätigkeit, der Neun- oder Zehnstundendienst am Menschen beendet, dann erst beginnt seine eigene schöpferische Arbeit, die denkerische Ausgestaltung der Resultate. Und all diese riesenhafte, diese pausenlose, an tausenden Menschen praktisch wirkende und zu Millionen Menschen fortwirkende Leistung geschieht ein halbes Jahrhundert lang ohne Helfer, ohne Sekretär, ohne Assistenten; jeder Brief ist mit der eigenen Hand geschrieben, jede Untersuchung allein zu Ende geführt, jedes Werk allein zur Form gestaltet. Nur diese grandiose Kontinuität der schöpferischen Kraft

verräät hinter der banalen Außenfläche seines Daseins die wahre, harte Dämonie.

Dieser große Arzt war bis zu seinem achtundsechzigsten Jahre niemals ernstlich krank, dieser feinste Beobachter des Nervenpiels niemals nervös, dieser helllichtige Durchforscher aller Seelenabnormitäten, dieser vielverschiedene Sexualist in allen seinen persönlichen Lebensäußerungen ein Leben lang unheimlich einlinig und gesund. Auch sein psycho-physischer Habitus stellt wie seine Lebensform äußerlich einen Schulfall der Normalität dar, und nichts von den Krisen, Verstrickungen, Störungen und Hemmungen der Menschenseele, die er so meisterlich geschildert und erklärt, hatte er je Gelegenheit an sich selber zu erlernen, denn von eigener Erfahrung her kennt dieser Körper nicht einmal die gewöhnlichsten, die alltäglichsten Störungen geistiger Arbeit, fast nie Kopfschmerzen und Müdigkeit. Jahrzehntlang hat Freud nie einen ärztlichen Kollegen zu Rate ziehen, nie eine einzige Stunde wegen Unpäßlichkeit ablagen müssen — erst im patriarchalischen Alter versucht eine tödliche Krankheit diese gradezu polykratische Gesundheit zu brechen. Aber vergebens. Sofort und völlig unvermindert setzt, mit kaum vernarbter Wunde, die alte Latkraft wieder ein, Gesundsein ist für ihn identisch mit Atmen, Wachsein mit Arbeiten, Schaffen mit Leben.

Diesem völligen Ausgewogensein der inneren Kräfte widerspricht auch nicht das äußerliche Wesenbild. Auch hier eine vollkommene Proportion in jedem Zuge, ein durchaus harmonischer Habitus. Nicht zu groß, nicht zu klein die Figur, nicht zu schwer, nicht zu locker der Körper: immer und überall zwischen Extremen gradezu vorbildliche Mitte. Jahre und Jahre verzweifeln vor seinem Antlitz alle Karikaturisten, denn nirgends finden sie in diesem völlig ebenmäßig ausgeformten Oval rechten Anlaß für die zeichnerische Uebertreibung, eine scharf vorspringende und attackierbare Charakterlinie. Vergebens legt man sich die Bilder seiner jüngeren Jahre nebeneinander, ihnen irgend einen prominenten Zug, etwas charakterologisch Wichtiges abzuspähen. Aber die Züge des Dreißigjährigen, Vierzig- und Fünfzigjährigen sind so verschlossen wie sein äußeres Leben. Sie sagen nicht mehr als: ein schöner Mann, ein männlicher Mann, ein Herr mit regelmäßigen, beinahe allzuregelmäßigen Zügen. Wohl deutet das dunkle, gesammelte Auge den geistigen Menschen an, aber nicht viel mehr. Raslos blickt man in die Fotografien hinein und findet immer eben nur eines jener von gepflegtem Bart umrahmten Urantlitzge idealisch männlicher Art, wie sie Lenbach und Makart zu malen liebten, dunkel, weich und ernst, aber im Leben nicht aufschlussreich. Auch vor seinem Antlitz steht ablehnend jene verschlossene Tür, und schon meint man, von Fotografie zu Fotografie blättern, jeden charakterologischen Versuch vor diesem in seine eigene Harmonie eingeschlossenen Antlitz aufgeben zu müssen.

Erst das Alter, das sonst bei den meisten Menschen die individuellen Wesenszüge auflöst und zu grauem Behm zerbröckelt, erst die patriarchalische Zeit setzt bei Freud den bildnerischen Meißel an. Erst die Krankheit und Greisenjahre meißeln unwidersprechlich eine Physiognomie aus einem bloßen Gesicht. Seit das Haar ergraut, der Bart nicht mehr so voll das harte Rinn und nicht mehr so tief den scharfen Mund verschattet, seit sein knochig plastischer Unterbau seines Antlitzes zutage tritt, enthüllt sich etwas Hartes, unbedingt Offensives; der unerbittlich und fast verbissen vordringende Wille seiner Natur. Und tiefer her, dringlicher, schauernder bohrt sich jetzt der früher bloß betrachtende Blick entgegen, eine bittere Mißtrauensfalte schneidet wie eine Wunde scharf die freigelegte und gefurchte Stirn hinab. Hart gespannt wie über einem „Nein“ oder „Das ist nicht wahr“ schließen sich die schmalen Lippen. Zum erstenmal spürt man die Beherrschung und die Strenge des freudischen Wesens in seinem Antlitz und spürt auch: nein, dies ist kein good grey old man, sanft und umgänglich geworden im Alter, sondern ein harter unerbittlicher Prüfer, der sich von nichts täuschen läßt und über nichts täuschen lassen will. Ein Mensch, vor dem man Furcht hätte, zu lügen, weil er mit diesem argwohnsumschatteten, gleichsam aus dem Dunkel treffenden Pfeilschützenblick jede ausweichende Wendung verfolgt und jeden Schlupfwinkel im Voraus sichtet — ein bedrückendes Antlitz vielleicht mehr als ein befreiendes, aber prachtvoll belebt von erkenntnistheoretischer Intensität,



# Bildnis Sigmund Freuds

Von  
STEFAN ZWEIG

Der Psychoanalytische Almanach 1931, der wie alljährlich im Internationalen Psychoanalytischen Verlag, Wien, erscheint, enthält eine Freud-Studie Stefan Zweigs, die wir hier auszugsweise wiedergeben.

Die strenge Tür eines Wiener Miethauses verschließt seit einem halben Jahrhundert Sigmund Freuds Privatleben: beinahe wäre man versucht zu sagen, er habe überhaupt keines gehabt, so bescheiden hintergründig verläuft seine Existenz. Eine beinahe vollkommene Unsichtbarkeit der öffentlichen Erscheinung, ein beinahe philiströses regelmäßiger Daseinsgang ohne scharfe Veränderungen und ohne Verwandlungen (die steilen Kurven liegen innen auf der geistigen Fläche), niemals eine Lebensäußerung, die Anlaß zum Aufhorchen oder zu einer Anekdote gibt. Siebzig Jahre in der gleichen Stadt, mehr als vierzig Jahre im gleichen Hause. Dort wieder die Ordination im selben Raume, die Lektüre auf demselben Sessel, die literarische Arbeit vor demselben Schreibtisch. Pater familias von sechs Kindern, persönlich völlig bedürfnislos, ohne andere Passionen als die des Berufs und der Berufung.

Jede Woche der tausend und abertausend seiner fünfundsiebzig Jahre umschreibt den gleichen runden Kreis geschlossener Tätigkeit, jeder Tag verläuft zwillingshaft ähnlich dem andern: in seiner akademischen Zeit einmal in der Woche Vorlesung in der Universität, immer einmal am Mittwoch abends nach sokratischer Methode ein geistiges Symposium in der Runde der Schüler, einmal am Samstag nachmittag eine Kartenpartie — sonst immer von morgens bis abends oder vielmehr bis spät in die Mitternacht, jede Minute bis zur letzten Sekunde ausgenützt für den fugenlos ineinanderpassenden Ablauf von Analyse, Behandlung, Studium, Lektüre und gelehrter Gestaltung. Dieser unerbittliche Arbeitskalender kennt kein leeres Blatt, der weitgespannte Tag Freuds innerhalb eines halben Jahrhunderts keine ungeistig verbrachte Stunde.

Eben aber diese Pausenlosigkeit der Wachheit und Wachsamkeit ist zugleich das Erstaunlichste seiner geistigen Erscheinung: hier wird Normalität zum Phänomen. Seit vierzig Jahren nimmt Freud täglich acht, neun, zehn, manchmal sogar elf Analysen vor, das will sagen: neun-, zehn-, elfmal konzentriert er je eine ganze Stunde lang sich mit äußerster, mit einer beinahe bebenden Spannung in einen Fremden hinein, behorcht und wägt jedes Wort, während gleichzeitig sein nie versagendes Gedächtnis die Aussage dieser Psychoanalyse mit jener aller früheren Sitzungen vergleicht. Mit einem Ruck muß er sich achtmal, neunmal in einem Tag umstellen, hundert und aberhundert Schicksale ohne Notizen und Erinnerungshilfen in sich gesondert bewahrend und bis in die feinsten Verästelungen überschauend. Ist spät abends die analytische Tätigkeit, der Neun- oder Zehnstunden dienst am Menschen beendet, dann erst beginnt seine eigene schöpferische Arbeit, die denkterische Ausgestaltung der Resultate. Und all diese riesenhafte, diese pausenlose, an tausenden Menschen praktisch wirkende und zu Millionen Menschen fortwirkende Leistung geschieht ein halbes Jahrhundert lang ohne Helfer, ohne Sekretär, ohne Assistenten; jeder Brief ist mit der eigenen Hand geschrieben, jede Untersuchung allein zu Ende geführt, jedes Werk allein zur Form gestaltet. Nur diese grandiose Kontinuität der schöpferischen Kraft

versteht hinter der banalen Außenfläche seines Daseins die wahre, harte Dämonie.

Dieser große Arzt war bis zu seinem achtundsechzigsten Jahre niemals ernstlich krank, dieser feinste Beobachter des Nervenspiels niemals nervös, dieser helllichtige Durchforscher aller Seelenabnormitäten, dieser vielverschiedene Sexualist in allen seinen persönlichen Lebensäußerungen ein Leben lang unheimlich einlinig und gesund. Auch sein psycho-physischer Habitus stellt wie seine Lebensform äußerlich einen Schulfall der Normalität dar, und nichts von den Krisen, Verstrickungen, Stauungen und Hemmungen der Menschenseele, die er so meisterlich geschildert und erklärt, hatte er je Gelegenheit an sich selber zu erlernen, denn von eigener Erfahrung her kennt dieser Körper nicht einmal die gewöhnlichsten, die alltäglichsten Störungen geistiger Arbeit, fast nie Kopfschmerzen und Müdigkeit. Jahrzehntlang hat Freud nie einen ärztlichen Kollegen zu Rate ziehen, nie eine einzige Stunde wegen Unpäßlichkeit ablagen müssen — erst im patriarchalischen Alter versucht eine tödliche Krankheit diese gradezu polytrastische Gesundheit zu brechen. Aber vergebens. Sofort und völlig unvermindert setzt, mit kaum vernarbter Wunde, die alte Tatkraft wieder ein, Gesundsein ist für ihn identisch mit Atmen, Wachsein mit Arbeiten, Schaffen mit Leben.

Diesem völligen Ausgewogensein der innern Kräfte widerspricht auch nicht das äußerliche Wesenbild. Auch hier eine vollkommene Proportion in jedem Zuge, ein durchaus harmonischer Habitus. Nicht zu groß, nicht zu klein die Figur, nicht zu schwer, nicht zu locker der Körper: immer und überall zwischen Extremen gradezu vorbildliche Mitte. Jahre und Jahre verweisen vor seinem Antlitz alle Karikaturisten, denn nirgends finden sie in diesem völlig ebennmäßig ausgeformten Oval rechten Anlaß für die zeichnerische Uebertreibung, eine scharf vorspringende und attackierbare Charakterlinie. Vergebens legt man sich die Bilder seiner jüngeren Jahre nebeneinander, ihnen irgend einen prominenten Zug, etwas charakterologisch Wichtiges abzuspähen. Aber die Züge des Dreißigjährigen, Vierzig- und Fünfzigjährigen sind so verschlossen wie sein äußeres Leben. Sie sagen nicht mehr als: ein schöner Mann, ein männlicher Mann, ein Herr mit regelmäßigen, beinahe allzuregelmäßigen Zügen. Wohl deutet das dunkle, gesammelte Auge den geistigen Menschen an, aber nicht viel mehr. Ratlos blickt man in die Fotografien hinein und findet immer eben nur eines jener von gepflegtem Bart umrahmten Arztantlitze idealisch männlicher Art, wie sie Lenbach und Makart zu malen liebten, dunkel, weich und ernst, aber im letzten nicht aufschlußreich. Auch vor seinem Antlitz steht ablehnend jene verschlossene Tür, und schon meint man, von Fotografie zu Fotografie blätternd, jeden charakterologischen Versuch vor diesem in seine eigene Harmonie eingeschlossenen Antlitz aufgeben zu müssen.

Erst das Alter, das sonst bei den meisten Menschen die individuellen Wesenszüge auflöst und zu grauem Lehm zerbröckelt, erst die patriarchalische Zeit setzt bei Freud den bildnerischen Meißel an. Erst die Krankheit und Greisenjahre meißeln unwidersprechlich eine Physiognomie aus einem bloßen Gesicht. Seit das Haar ergraut, der Bart nicht mehr so voll das harte Rinn und nicht mehr so tief den scharfen Mund verschattet, seit sein knochig plastischer Unterbau seines Antlitzes zutage tritt, enthüllt sich etwas Hartes, unbedingt Offensives; der unerbittlich und fast verbissen vordringende Wille seiner Natur. Und tiefer her, dringlicher, schraubender bohrt sich jetzt der früher bloß betrachtende Blick entgegen, eine bittere Mißtrauensfalte schneidet wie eine Wunde scharf die freigelegte und gefurchte Stirn hinab. Hart gespannt wie über einem „Nein“ oder „Das ist nicht wahr“ schließen sich die schmalen Lippen. Zum erstenmal spürt man die Beherrschung und die Strenge des freudischen Wesens in seinem Antlitz und spürt auch: nein, dies ist kein good grey old man, sanft und umgänglich geworden im Alter, sondern ein harter unerbittlicher Prüfer, der sich von nichts täuschen läßt und über nichts täuschen lassen will. Ein Mensch, vor dem man Furcht hätte, zu lügen, weil er mit diesem argwohnumschatteten, gleichsam aus dem Dunkel treffenden Pfeilschützenblick jede ausweichende Wendung verfolgt und jeden Schlupfwinkel im voraus sichtet — ein bedrückendes Antlitz vielleicht mehr als ein befriedendes, aber prachtvoll belebt von erkennnerischer Intensität, Antlitz nicht eines bloßen Betrachters, sondern eines unbarmherzigen Durchdringers.

05 5 4 9 0016 BEC

Freud  
P  
Signatur.....  
Datum 26. Dez. 1934

La Vanguardia (Barcelona)  
Nr. 22088

## El profesor Freud quiere aplicar la psicoanálisis a las naciones

(SERVICIO POSTAL DE LA UNITED PRESS)

VIENA. — El profesor Siegmund Freud se dispone a emprender nuevos trabajos de investigación en un amplio campo de la psicoanálisis. El creador de esta teoría quiere analizar por este procedimiento el carácter de las naciones en su totalidad.

Freud está fascinado con su nuevo trabajo, aunque reconoce que constituye una magna tarea.

Freud cuenta en la actualidad setenta y siete años de edad, y recientemente ha sufrido una operación para extirparle un tumor en la boca. Se muestra, sin embargo, muy optimista y confiado en el éxito de sus investigaciones.

Despliega el viejo profesor una actividad realmente asombrosa. La mayor parte del día la dedica a escribir, a expresar su pensamiento, en el que no han hecho mella los años.

Freud sólo se ocupa personalmente de aquellos pacientes que logran despertar su interés científico. Los demás quedan al cuidado de su hija más joven, Anna, que era maestra de profesión, pero que hace muchos años abandonó la carrera para dedicarse exclusivamente a ayudar a su padre en sus trabajos e investigaciones. Bajo su dirección, Anna Freud se ha convertido en una excelente psicoanalista. Aunque no ha hecho estudios universitarios de medicina, son muchos los que la consideran la

mejor dotada de todos los discípulos de Freud para continuar la obra del maestro después de su muerte.

Freud no concentra toda su atención en los problemas de la psicoanálisis sino que se reparte en múltiples actividades, una de las cuales es la de coleccionista de antigüedades, particularmente egipcias, de las que conserva una buena colección en su estudio.

Los Freud viven en su modesta residencia, que han habitado durante muchos años. Únicamente la abandonan en primavera para ir a residir en alguna villa, no lejos de la capital, pero en pleno campo y donde puedan gozar de un jardín con flores.

Aunque el profesor Freud siente una aversión grande por los periodistas, a los que ha cerrado la puerta de su casa durante toda la vida, es un hombre de gran sociabilidad. Le gusta recibir a los amigos, y todos los sábados por la noche se reúnen en su modesta vivienda un grupo de íntimos con los que juega a las cartas, reuniones que duran, en amigable e interesante discusión, hasta después de la media noche, con gran frecuencia.

Freud nunca se ha interesado en política, pero no cabe la menor duda de que participa, hasta cierto punto, en las creencias de sus hijos, que son «zionistas».—United Press.



Hamburgisches  
Welt-Wirtschafts-Archiv

05 549 0017 BEC

Freud, Prof

P

Signatur.....

Datum 27. April 1936

Neptune (Antwerpen)

Nr. 272

Le Professeur Freud



La statuette de l'illustre savant autrichien, œuvre du sculpteur belge O. Nemon, a été acquise par souscription internationale et sera placée dans les locaux de la société psychanalytique de Vienne, à l'occasion des 30 ans du professeur Freud.

05549 10018 BEC

Freud, Prof. S.

Signatur

P

Datum - 5. Mai 1936

The Times (London)

Nr. 47366

**PROFESSOR S. FREUD'S  
80TH BIRTHDAY**

**CONGRATULATORY ADDRESS  
FROM 200 WRITERS**

Professor Sigmund Freud, who will celebrate his eightieth birthday to-morrow, is to be presented with the following congratulatory address from some 200 of the leading writers of the world:—

"The eightieth birthday of Sigmund Freud gives us the welcome opportunity of offering our congratulations and homage to the master whose discoveries have opened up the way to a new and profounder understanding of mankind. He has made eminent contributions to medicine, psychology, philosophy, and art, and has been for two generations the pioneer in exploring the hitherto unknown regions of the mind. Intellectually independent, *'ein Mann mit eigenem Blick'*—as Nietzsche said of Schopenhauer—able to stand alone and draw to himself disciples, he followed his chosen path and advanced truths which, just because they uncovered what was hidden and illuminated what was obscure, seemed dangerous and alarming. Everywhere he put forward new problems and changed old standards. The results of his work have extended the field of research, and the stimulus he gave to creative thought made even his opponents his debtors. Future ages may reconstruct or limit this or that conclusion, but his questions will never be silenced nor his achievements permanently obscured. The ideas he formulated and the terms he coined have become part of our daily life, and in every field of knowledge, in literature, art, research, history of religion, prehistory, mythology, folklore, pedagogy and, last but not least, in poetry we can trace his influence. The most memorable achievement of our generation will be, beyond doubt, the psychological achievement of Sigmund Freud. We cannot picture the intellectual world to-day without his work, and we rejoice in his presence among us and in his unabated activity. May our gratitude accompany his days."

The committee who have organized the presentation includes Herr Thomas Mann, M. Romain Rolland, M. Jules Romains, Mr. H. G. Wells, Mrs. Virginia Woolf, and Herr Stefan Zweig.



The Manchester Guardian

Nr. 27968

Sigmund Freud

To-day is the eightieth birthday of Sigmund Freud, and many famous men and women have joined to do him honour. The great scientist, physician, and liberator is happy in that honour and his age. He has lived long enough to see his work at least partly overcome the calumny and misrepresentation with which it was first pursued, to see his ideas become part of the common intellectual stock of mankind, and to know also that the disciples are there to carry on his teaching. It is difficult, as the address presented to him says, to imagine the intellectual world to-day without his work. When he first began his investigations in Vienna the study of psychology, for any practical service it was to men, had barely advanced since Aristotle. Such knowledge as we possessed of the workings of the mind was largely academic and formalistic. Full of unreal and merely verbal terminology, the happy hunting-ground for logic-choppers, it could seldom give any convincing answer to the major problems of human behaviour, seldom even attempted to do so. Freud, it would not be wholly unjust to say, found psychology a branch of philosophy, and a peculiarly unfruitful branch at that; he, and his pupils, have made it a part of science. It may not be yet a wholly satisfactory part—there are many gaps still to be filled in,—but at least the study of the mind is never likely to return to the old verbalism. A new tool has been found for its attack on the riddles of life, and that tool will not be surrendered except in exchange for a better.

The ignorant calumny and (what were possibly even worse) the ignorant vulgarisation and mimicry which followed Freud's ideas and have not even yet quite disappeared were at least understandable. He touched human life much too closely for comfort. An astronomer, in our day at least, is never likely to be hounded by the mob. But when Freud, after analysing the springs of conduct, made clear his opinion that unconscious motives and particularly the whole, often hidden, emotional side of life had a profoundly greater influence on behaviour than had been previously

supposed, the indignation of those who imagined that he was striking at the last shreds of dignity which even Darwin had left us by reducing the heir of all the ages to the level of a nasty and squalid automaton was intense. Not only the ordinary public but even the medical profession (which might have been a little more cautious after its previous regrettable errors over the introduction of anaesthetics and antiseptic surgery) joined in the cry that this "quack" was trying to "reduce everything to sex" and that the psycho-analytical technique was nothing but charlatanry of the kind to appeal to foolish, and wealthy, women. It never occurred to these indignant critics that the purpose of Freud as a scientist was not to apologise for life but to explain it, and that so far as the charge of reducing everything in conduct to the lowest motives was concerned the critics might do well to remember the text which bids us judge the tree not by its roots but by its fruits; Freud himself has never said that because, for example, the craft of actor or statesman may be rooted in will-to-power or exhibitionism this is any reason for judging or condemning the actor or statesman.

The early treatment of Freud by orthodox medicine, by no means yet atoned for, makes a pathetic chapter in the history of human blindness. When, however, the evidence slowly accumulated that Freud could cure his patients and orthodox medicine could not, sufficient people were converted to make possible a beneficent diffusion of his ideas: to-day the psycho-analytic technique is available, and is the only means available, for the therapeutic treatment of a wide variety of those functional disorders of body and mind which, found in all periods, are supposed to be never more prevalent or injurious than they are under the stress of modern urban life. But Freud has been more than a great physician and teacher of physicians. Many, indeed, believe that the therapeutic value of his work may ultimately be less than its influence in the development of the sciences of society. He has already helped to bring about a humaner treatment of criminals by showing that many offences—compulsive thefts or arsons, especially by adolescents, and several sorts of sexual delinquency, for example—may be committed by those no more res-

ponsible for their actions than a lunatic is responsible, and that the appropriate treatment is not punishment but re-education. Nor can we forget how much the cause of a more enlightened upbringing for young children has owed to the gradual popularising of his revolutionary ideas. Many other branches of science and learning equally bear the imprint of his influence. Among the great men of our time his is not the smallest claim to our admiration and respect. For five thousand years man has striven to understand external nature and to turn her to his ends; to tame the jungle, build his cities and States, fabricate his religious systems and cultures. It is only in our day that exact knowledge has at last turned from external nature to investigate the hidden places of man's own mind. That it has been able to do so is, in part, the achievement of Sigmund Freud.

05549 0021 BEC

*Freud, Prof.*

Signatur *P*

Datum - 7. Mai 1936

THE TIMES (LONDON)

Nº 47368

**PROFESSOR FREUD'S 80TH  
BIRTHDAY**

FROM OUR OWN CORRESPONDENT

VIENNA, MAY 6

Professor Sigmund Freud, the Austrian psycho-analyst, to-day celebrated his eightieth birthday. Owing to his advanced age he asked his friends to abstain from elaborate celebrations, and on that account the only congratulations which he has received personally were from a deputation from the Vienna Psycho-Analytical Association.

To-morrow and on Friday there will be celebrations on a larger scale.



Neue Freie Presse (Wien)

Nr. 25740

**Festfeier zu Ehren Professor  
Dr. Sigmund Freuds.**

Im Saale der Gesellschaft der Aerzte veranstaltete gestern der Akademische Verein für medizinische Psychologie eine Festigung anlässlich des achtzigsten Geburtstages Professor Sigmund Freuds. Der Vorsitzende Doktor Roth konnte als Vertreter des Sozialministeriums Sekretionschef Müller und Professor Hausmann, als Vertreter des Unterrichtsministeriums Hofrat Wisocko sowie den Dekan der medizinischen Fakultät Professor Dr. Kerl begrüßen. Unter den Anwesenden befanden sich ferner der Nobelpreisträger Hofrat Professor Doktor Wagner-Jauregg, die Professoren O. Marburg, O. Bögl, H. v. Neumann, Josef v. Galban, Faltz, Zuger, Bonvicini, Bundeskulturrat Hofrat Professor Dr. S. Frankfurter, Primarius Dozent Dr. Jarfl, die Professoren Schiff, Hecht, Nobel, Erben, Zappert, Romak, Julius Bauer, E. Glas, E. Stransky, Kahr, Adalbert Fuchs, die Dozenten Hoffstetter, Blatt, Georg Stein, Vertreter verschiedener psychoanalytischer Vereine und zahlreiche

Als erster Redner ergriff Professor v. Wagner-Jauregg das Wort, um namens der Gesellschaft der Aerzte Professor Freud als eines ihrer ältesten Mitglieder zu beglückwünschen. Mit Bewunderung habe die Gesellschaft den Aufstieg Professor Freuds beobachtet, der einer der größten Aerzte der Wiener Schule sei.

Professor Otto Marburg überbrachte als Präsident des Vereines für Psychiatrie und Neurologie die aufrichtigsten Glückwünsche, die der Verehrung und Dankbarkeit für den großen Gelehrten entspringen. In ausgezeichnete Rede führte Professor Marburg die Erstlingsarbeiten Freuds auf dem Gebiete der Neurologie an, berührte seine Forschungen über das Kokain, über die zerebrale Kinderlähmung, über den Weitsinn und die Uebersetzung der Charcot'schen Arbeiten, die von großer Bedeutung für die neurologische Wissenschaft seien und deren Richtigkeit sich viel später erst vollkommen erweisen ließ. Professor Marburg erinnerte an das Wort Bismarcks, daß man mit seiner Tätigkeit das Wasser trüben, aber auch klar machen kann. Freud hat durch seine Originalität in alle Fragen, die er bearbeitete, Klarheit gebracht.

Als dritter Redner sprach der Vorstand der Nervenklinik Professor Bögl und führte aus: Schon mit der Arbeit über die Aphasie hat Professor Freud Großes für die Klinik geleistet. Von da an kamen dann seine weiteren Forschungsergebnisse. Er zeigte, daß das Versprechen auch beim Gesunden vorkommt und mit seiner Traumdeutung hat er Licht in manche Phase der Psychosen gebracht, da sich gezeigt hat, daß die Sprache des Traumes auch die Sprache des Wahnese ist. Schon lange haben sich Schüler der Wiener Klinik der Lehre Freuds angeschlossen, und wenn diese lange Zeit gebraucht hat, um sich durchzusetzen, so hat auch die Großtat Wagner-Jaureggs erst in mühsamer Arbeit zur vollen Anerkennung geführt. Heute wird wohl kaum Psychiatrie gelernt werden können, ohne die grundlegenden Arbeiten Freuds zu berücksichtigen, und die Wiener Schule kann es sich hoch anrechnen, Männer wie Wagner-Jauregg und Freud zu den ihren zählen zu dürfen.

Hierauf hielt der Schweizer Psychiater Dr. Ludwig Binzinger aus Kreuzlingen den mit großen Beifall aufgenommenen wissenschaftlichen Festvortrag.

05549 0024 BEC

Freud, Sigmund  
Signatur *P*

Datum 8. Aug. 1937

La Prensa (Buenos Aires)

Nr. 24626

**"FREUD Y EL PORVENIR", ES  
EL TITULO DE UN VOLUMEN  
DE THOMAS MANN**

**Es un ensayo leído por el autor en  
ocasión de un homenaje rendi-  
do al sabio**

Cuando Sigmund Freud cumplió ochenta años, Thomas Mann fue designado para ofrecerle el homenaje organizado en su honor por una asociación académica de psicología médica.

El acontecimiento resultaba en verdad extraordinario y el autor de "El pequeño señor Friedemann", "La muerte en Venecia", "José y sus hermanos" y "La montaña mágica", leyó ante la docta asamblea un meduloso ensayo titulado "Freud y el porvenir", en el que no solamente desarrolló como tema central el de las vinculaciones entre su propia obra y la obra científica de Freud, sino que tocó interesantísimas cuestiones señaladas al pasar en su lado esencial por la sagacidad de su fina cultura.

Las relaciones íntimas entre la literatura y el psicoanálisis —comenzó diciendo Thomas Mann— fueron conocidas desde hace tiempo por ambas partes, pero sólo en los momentos actuales se han hecho públicas. Sobre el plano personal Mann-Freud, la lectura del disertante venía a concretar un hecho cercano en apoyo de la tesis: Thomas Mann manifestaba allí públicamente, en efecto, los puntos de contacto entre su obra poética y la obra científica de Freud. Para aludir a algunas de las conexiones y simpatías entre la literatura y el psicoanálisis, recordó Thomas Mann las anticipaciones de Nietzsche, Novalis y Kirkegaard, para detenerse en las afinidades entre Schopenhauer y Freud.

La revolución operada por la metafísica del primero —primacía del instinto sobre el espíritu; de la voluntad sobre el intelecto— no sería, a su entender, la única, aunque sí la más importante consonancia entre ambos. Aunque Freud no conoció a Schopenhauer porque "quería conquistar metódicamente sus conocimientos por sí mismo, sin saber de sus precursores intuitivos", es un verdadero hijo del siglo de los Schopenhauer y de los Ibsen; escribe como el primero en un estilo sumamente claro, y es como él "un artista del pensamiento y un escritor europeo". Para decirlo en una fórmula: el psicoanálisis sería una traducción psicológica de la metafísica de Schopenhauer. En la disertación de este último titulada "Sobre la aparente premeditación en el destino del individuo", cree notar Thomas Mann el punto de contacto más íntimo y secreto entre el psicoanálisis y su gran anticipación filosófica.

Cuando el disertante se aplica a medir las proyecciones de la doctrina —doctrina que es hoy un movimiento mundial en el que los campos del espíritu y de la ciencia se hallan por igual aprisionados—, señala a Freud como precursor de un nuevo humanismo: aquel que haya desterrado los temores neuróticos y el odio correlativo.

No es mérito menor en este libro la profunda concepción que expone Thomas Mann acerca de la esencia del mito, de la tendencia a la familiaridad de la costumbre y de la plasmación del carácter por la fijeza de una imagen paternal elegida por simpatía íntima. Para el lector culto "Freud y el porvenir" trae sorpresas, aproximaciones, una erudición delicada y sólida, y sobre todo una manera rigurosa y absolutamente personal de encarar un tema que la divulgación ha convertido en superficial, precisamente por mantenerse lejos de su trascendencia filosófica y de sus proyecciones en el terreno de la cultura.

"Freud y el porvenir", que tiene una caricatura de Thomas Mann realizada por Pelele, una fotografía de un busto de Freud y un prefacio de Werner Suhré, es ofrecido por la editorial Panapress. Realizó la impresión el Estudio Rex de esta ciudad.



05 549 10025 BEG

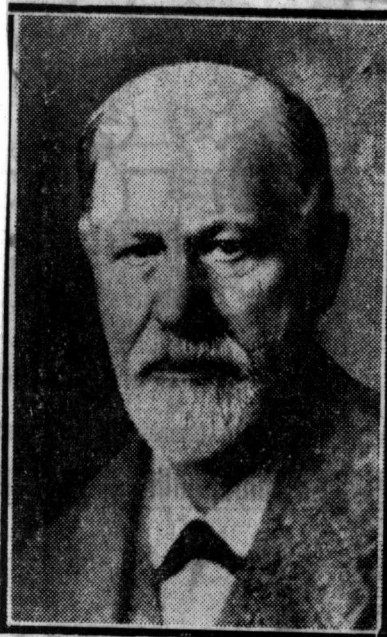
Freud, Prof.  
Signatur *J*

Datum 18. März 1938

L' Indépendance Belge (Brüssel)

Nr. 77

Arrestation à Vienne,  
du professeur Freud?



On a annoncé l'arrestation, à Vienne,  
du célèbre professeur Freud. Une autre  
dépêche dément toutefois cette infor-  
mation, mais ajoute que le professeur  
« vit retiré », dans son domicile

05 5 4 9 10026 BEC

Datum 5. Apr. 1938

Pester Lloyd (Budapest)

Nr. 76

**Professor Freud nicht verhaftet.**

— Telefonbericht unseres Korrespondenten. —

Wien, 4. April.

Es waren dieser Tage verschiedene Gerüchte über eine Verhaftung Professor Freuds im Umlauf. Ihr Korrespondent wandte sich telephonisch an den Genannten. Die Tochter Professor Freuds, Anna, meldete sich am Apparat und erwiderte auf die Frage folgendes: „Es geht meinem Vater ganz gut. Er kann sich frei bewegen und steht nicht unter Polizeiaufsicht. Über seine Zukunftspläne kann er sich nicht äußern. Ich wäre Ihnen sehr dankbar, wenn Sie die Gerüchte, die über ihn im Umlauf sind, dementieren würden.“

Von zuständiger Seite wurde Ihrem Korrespondenten die Erklärung abgegeben, daß man im Zuge einer Überprüfung der Gebarung des Psychoanalytischen Verlags Professor Freud zwar den Paß abgenommen habe, doch sei er sonst vollkommen unbelästigt geblieben. Wenn sich hiebei für seinen Wunsch, nach England zu reisen, Schwierigkeiten ergeben haben, so sei darauf zu verweisen, daß auch alle anderen Staatsbürger des Landes Österreich heute zur Ausreise einer besonderen Bewilligung bedürfen.



05 549 1 0027 BEG

*Freud, Prof.*  
Signatur.....

Datum 14. Apr. 1938.....

The Times (London)

Nr 47969

**PROFESSOR FREUD**

**TO THE EDITOR OF THE TIMES**

Sir,—To reassure the many friends of Professor Freud in this country who might well get an alarmist idea of his condition from the description Commander Locker-Lampson gave of it in the House of Commons yesterday, I would like to say that it is an exaggeration to speak of Professor Freud "as a dying man who has been deprived of liberty." Having visited him not many days ago I can testify that he was in fairly good health for his age and still at work. As for his being deprived of liberty, he is under no police detention or surveillance, though he would, of course, like other Jews, have to fulfil various formalities if he wished to leave the country.

Yours faithfully,

ERNEST JONES.

81, Harley Street, W.1, April 13.

05 549 0028 BEC

The Times (London)

Nr. 47 980 4

Freud, Sigm.

Signatur.....

Datum 28. Apr. 1938

**DR. FREUD**

It is understood that Dr. Sigmund Freud, the psychoanalyst, hopes to settle in England. Originally he considered going to America, but changed his plans, largely because of the long and, for an elderly man, comparatively arduous journey. Negotiations are in progress with the authorities to render his departure as easy as possible financially. Dr. Freud plans to leave for England *via* Amsterdam as soon as he can obtain a passport and the necessary visas.



05549 J 0029BEC

Freud, Sigmund

Signatur

Datum 6. Juni 1938

The Times (London)  
Nr. 48013

PROFESSOR FREUD

FROM OUR OWN CORRESPONDENT

PARIS, JUNE 5

Professor Sigmund Freud arrived in Paris this morning with his wife and daughter. All the members of his family have now left Austria. Professor Freud, who is 82, will make his home in London.

PARIS, June 5.—Professor Freud left Paris at 9.50 to-night for London.—*Reuter.*

Freud, Sigmund

Signatur

Datum 6. Juni 1938

05 5 4 9 0030 BEC

The Times (London)

Nr. 48013



PROFESSOR FREUD photographed on his arrival in Paris from Vienna, where he was met by Princess George of Greece who is seen with him.

05 5 4 9 10031 BEC

Signatur

Freud, Sigmund

P

Datum

7. JUN. 1938.

The Times (London)

Nr. 48014

PROFESSOR SIGMUND  
FREUD

ARRIVAL IN LONDON  
YESTERDAY

Professor Sigmund Freud arrived in London from Paris yesterday. He will take up permanent residence in this country, which he is visiting for the first time for 62 years.

Professor Freud, who is 82, was accompanied by his wife Martha, his daughter Anna, who is his principal collaborator, and his son Martin, a lawyer, who had also been the head of the International Psycho-Analytical Publishing House, now liquidated by the German authorities. Another son Ernest, an architect, and three grandchildren, who had lived in Germany before, came here in 1933 as refugees.

Professor Freud had to leave his entire fortune with the new Austrian authorities and even accept funds from foreign friends in order to comply with the demands made on him as a condition of his permit to emigrate. He was only allowed to bring his furniture, his library, and his collection of Greek and Egyptian antiques. The whole stock of newly printed scientific works in the possession of his publishing house has been destroyed.



05 5 4 9 0032 BEC

Freud, Prof.

Signatur .....

Datum ..... 7. Juni 1938

L' Indépendance Belge (Brüssel)

Nr. 158

Le professeur Freud à Paris



Le célèbre psycho-analyste et sa femme ont débarqué à la gare de l'Est.

Freud, Sigmund

Signatur.....

Datum ..... 9. JUN 1938

05 549 0033 BEC

The Times (London)

Nr. 48016

PROFESSOR FREUD

TO THE EDITOR OF THE TIMES

Sir,—May we, as a Jewish scientific body, express our deep gratitude to all those English friends, and especially to Dr. Ernest Jones, who were helpful in arranging for Professor Freud, our honorary president, to come to England?

We should also like to thank your journal, the most eminent mouth-piece of English public opinion, for taking such great interest in the safety of Professor Freud, when it became evident that, under the new régime, it would not be possible for him to live and work peacefully in Vienna.

The welcome that England has given to this great man of science is surely in accordance with her noble tradition, and it is not for us to thank her. History will remember this.

We sincerely hope that Professor Freud will be able to continue his valuable work for humanity for many years to come in this land of freedom.

R. HONIG.

Hon. Secretary, The Yiddish Scientific Institute (IVO), Wilno, June 8.

*Freud, Prof.*

Signatur

Datum

**5. Juli 1938**

05 5 4 9 0034 BEC

**The Times (London)**

Nr. **48 038**

**HONOUR FOR PROFESSOR  
FREUD**

One of the rare occasions when the charter book of the Royal Society is removed from the headquarters of the society at Burlington House is when it is taken to Buckingham Palace for the signature of the King, who is patron of the society. This special privilege was recently extended to Professor Sigmund Freud, now living in exile in London. Professor Freud, who has been a foreign member of the society since 1936, was unable, owing to his health, to visit the society offices to sign the book, and it was therefore taken to his home at St. John's Wood.



05 5 4 9 10035 BEC

The Times (London)

Nr. 48 061

### TRIBUTE TO DR. FREUD

#### PROGRESS IN PSYCHOLOGICAL MEDICINE

Delegates attending the conference of the International General Medical Society for Psychotherapy, which began at Oxford on Saturday, paid tribute to Professor Freud. Professor Freud recently left Austria and was given British nationality, and in a telegram which they sent him the delegates said: "We recognize our indebtedness to you, for your brilliant contributions to psychological medicine, and wish you health, happiness, and tranquillity in your new surroundings in England."

This is the first occasion on which the congress has been held in Britain, and the opportunity has been taken to form a British branch of the society. Among the delegates are a number from Germany, who are led by Professor Göring, an uncle of Field Marshal Göring.

PROFESSOR C. G. JUNG, of Switzerland, in his presidential address, spoke of methods of treatment and said the attitude of the individual to society was merely a repetition of what he was as a child towards his parents. It was obvious that many forms of illness, not of entirely bodily origin, could be understood only by an investigation of the emotional life and problems of the individual who was ill.

Literatur

Hamburgisches  
Welt-Wirtschafts-Archiv

Signatur.....

Datum 26. Mai 1939

05 5 4 9 10036BEC The Times (London)  
Nr. 48 3 15

## ORIGINS OF RELIGION

### PROFESSOR FREUD'S THEORIES

The tracing back of the Jewish and the Christian religions to find their origin in the furthest and dimmest regions of pre-history, which Professor Sigmund Freud has undertaken in his new book, "Moses and Monotheism," is the theme of this week's special article in *The Times Literary Supplement*. The earlier part of Professor Freud's work, in which he suggests that Moses was by birth an Egyptian who, after Egypt had abandoned the monotheism of Ikhnaton, made himself leader of the Israelites and imposed on them Ikhnaton's religion, has already been published in Vienna; the latter part, which its author thought it safer to withhold even in an independent Austria while he still lived and worked there, is published for the first time in English.

## Falsche Propheten

Vor ungefähr einem Jahr schüttelte ein Zeitgenosse, der bis zum Umbruch als einer der berühmtesten „Wiener“ galt, den Staub des ungastlich gewordenen Wiener Pflasters von seinen Schuhen und wandte sich England zu, wo er als Mitglied der kgl. Akademie freundliche Aufnahme und die Möglichkeit zur Vollendung seines Lebenswerkes fand. Professor Siegmund Freud, der geschwähigte Erfinder der Psychoanalyse, dieser geistigen Taschenspielerkunst, die ihm und seinesgleichen nicht nur Ruhm, sondern auch klingenden Lohn brachte, hat nun sein neues Werk der englischen Öffentlichkeit vorgelegt.

Eigentlich ist er, wie er darin gesteht, den „Nazis“ gar nicht so undankbar, daß sie ihn aus der beschaulichen Ruhe seiner reich, aber geschmacklos eingerichteten Wohnung in der Wienerbergstraße aufscheuchten. Er macht nämlich in seinem neuen Buch den Versuch, seine „tiefen Erkenntnisse“ auch auf seinen angestammten Glauben anzuwenden und die Selbsten der jüdischen Vorzeit einmal psychoanalytisch zu erforschen.

Professor Freud kommt in seinem Buch zur aufsehenerregenden Erkenntnis, daß Moses gar kein Jude, sondern ein Ägypter gewesen ist, der den ägyptischen Sonnenkultus, den der Pharao Akhnaton, bekannt durch seinen Schwiegersohn Tut-anch-Amun, erneuert hatte, auf das jüdische Volk verpflanzte. Die Juden haben aber ihrem neuen Propheten nur wenig Glauben geschenkt und haben ihn am Schlusse gar umgebracht. Dieser Mord ist aber nach Professor Freud der Ausgangspunkt für den Wiederaufstieg des jüdischen Volkes, der nach Freuds jüdischer Lehre zur Beherrschung der Welt durch den jüdischen Messias führen soll, der auch die tragische Schuld der Juden, die sie durch die Ermordung Moses auf sich luden, aufheben wird.

Daß man in Deutschland für solche verrückte Rabulistik eines Talmudgehirnes kein Interesse hat, ist klar. Bemerkenswert ist aber ein Bekenntnis Freuds, aus Rücksicht auf seine Umwelt bisher wesentliche Teile seiner Lehre den Gois verschwiegen zu haben.

Dr. K. W.



## Neue Zürcher Ztg.

No

### Sigmund Freud †



Phot. Halberstadt, Hamburg 1906

Aus London kommt soeben die Nachricht, daß Sigmund Freud in Hampstead gestorben ist. Freud stammte aus Freiberg in Mähren. Dort wurde er am 6. Mai 1856 geboren. Seine akademische Laufbahn begann und endete in Wien, welche Stadt er nach dem Anschluß Oesterreichs an das Dritte Reich verließ. England gab dem Patriarchen der modernen Psychologie die letzte Heimstätte.

Wenn ein Nichtpsychologe sich unter dem Eindruck der Todesnachricht Rechenschaft zu geben versucht von der Bedeutung des Freudschen Werkes, so wird er zuerst den im wahrsten Sinne des Wortes unabsehbaren Einfluß Freuds auf nahezu sämtliche Wissensgebiete, die wir unter dem Begriff der Geisteswissenschaften zusammenzufassen gewohnt sind, hervorheben. Ja noch mehr, neben der Literaturwissenschaft, der Geschichte, der Philosophie, der Religionstheorie und -praxis, sind Freudsche Anregungen tief eingedrungen in die Wissenschaft von der Gesellschaft und des Rechts, in die Völkerpsychologie und die Erforschung des sozialen Lebens der primitiven Gemeinschaften. Daß ohne die Freudschen psychologischen Erkenntnisse die moderne Psychologie nicht denkbar ist, braucht nicht erst bewiesen zu werden.

Woran — so möchte man fragen — lag dieser gewaltige Einfluß? — ein Einfluß übrigens, dessen Intensität ja nur zunimmt, wenn man sich vergegenwärtigt, daß Freud zu den bestgehabtesten und umstrittensten Gestalten der neuen Geistesgeschichte gehört. Die Frage nach den Voraussetzungen dieses Einflusses ist außerdem auch aus einem andern Grund bemerkenswert. Freuds Psychologie ist im 19. Jahrhundert entstanden, zu einer Zeit also, wo

das Ideal einer naturwissenschaftlichen Begriffsbildung vorherrschend war. Die kompromißlose Anwendung einer an der Mechanik orientierten Methode auf die Empirie war für Freud eine Selbstverständlichkeit. Auch wird man sagen dürfen, daß Freuds monistischer Pansexualismus, der infolge seiner ungeheuerlichen Einseitigkeit mit Recht auf einen energischen Widerstand von Zeitgenossen stieß, einer allgemeinen monistischen Denkform des spätern 19. Jahrhunderts entsprach. Gerade diese Umstände — die auf die Naturwissenschaft ausgerichtete Psychologie und die Tendenz, die Fülle des seelischen Lebens und seiner Gestalten durch ein mehr oder minder gewalttames Verfahren auf die Libido zu reduzieren, mußten — so hat es den Anschein — den Geisteswissenschaftler, dessen vornehmster Begriff die Individualität und deren geschichtliche Einmaligkeit ist, vor Freud zurückschrecken. Daß dies weithin nicht der Fall war, kann seine Ursache wohl nur darin haben, daß die Psychologie Freuds sich auf andern Erkenntnisgebieten zu bewähren vermochte.

Die psychoanalytische Methode Freuds blieb nicht nur Methode. Im Laufe der Jahre zeigte sich immer deutlicher, daß Freuds Erforschung der menschlichen Seele, ihrer Struktur, ihres Mechanismus und ihrer Pathologie — Kultur war für Freud überhaupt ein pathologisches Phänomen, indem sie sich auf einem unnatürlichen Verzicht auf die Befriedigung der elementaren Triebe erhob — sich zu einer umfassenden Anthropologie und einer Lehre vom Wesen der Kultur auswuchs, deren philosophisch-weltanschaulichen Hintergründe bloß allmählich greifbar wurden, zumal Freud Zeit seines Lebens an seiner ursprünglichen antimetaphysischen Haltung, festhielt und nie zugegeben hätte, daß er die Empirie mit vorgefaßten Kategorien schon bearbeitete oder sie überschreite auf Grund unbezogener philosophischer Tendenzen.

Freud gehört in die Reihe der großen Zerstörer von Illusionen, „Lebenslügen“, absichtlicher und unwillkürlicher Täuschungen, die der Mensch aus mannigfaltigen, meistens wenig edeln Gründen fabriziert. Mit einer unerschütterlichen Redlichkeit hat Freud an diesem manchmal reichlich unsauberen Geschäft festgehalten.

Freuds Einfluß auf die Philosophie und die Geisteswissenschaften bestand vornehmlich in dem, was man mit Psychologisierung bezeichnet. Eine Philosophie wird dann nicht primär untersucht auf ihren Wahrheitsgehalt, sondern es wird zu erforschen versucht, welche Motive, Anlagen, kurz — wie die seelische Struktur eines Denkenden sich in einem philosophischen System ausgewirkt habe. Daß wir dadurch von eigentlich philosophisch-wissenschaftlichen Fragestellungen abgedrängt wurden, liegt auf der Hand. Diese Tendenz zur Reduktion der Philosophie auf die Psychologie hat Freud nicht verursacht; auch sie lag in der Zeit, der Freud so sehr verpflichtet war, daß seine Psychologie der Bewußtmachung des Unbewußten angesichts dieser Verbindung mit den geistigen Strömungen des 19. Jahrhunderts zu verfallen schien. Die Reduktion der Philosophie auf die Psychologie hängt auf das tiefste zusammen mit der Destruktion des Wahrheits- und Vernunftbegriffs, zu der gerade Freud das Seine beigetragen hat, indem er sich dem radikal desillusionierenden Nachweis widmete, daß die menschliche Vernunft immer und

überall ohne ihr Wissen von unterweltlichen Triebkräften geleitet und geführt wird und sie dadurch nicht zur Wahrheit, sondern bloß zur Rechtfertigung eben dieser Triebe gelangt.

## Sigmund Freud †



Phot. Halberstadt, Hamburg 1900

Aus London kommt soeben die Nachricht, daß Sigmund Freud in Hampstead gestorben ist. Freud stammte aus Freiberg in Mähren. Dort wurde er am 6. Mai 1856 geboren. Seine akademische Laufbahn begann und endete in Wien, welche Stadt er nach dem Anschluß Oesterreichs an das Dritte Reich verließ. England gab dem Patriarchen der modernen Psychologie die letzte Heimstätte.

Wenn ein Nichtpsychologe sich unter dem Eindruck der Todesnachricht Rechenschaft zu geben versucht von der Bedeutung des Freudischen Werkes, so wird er zuerst den im wahrsten Sinne des Wortes unabsehbaren Einfluß Freuds auf nahezu sämtliche Wissensgebiete, die wir unter dem Begriff der Geisteswissenschaften zusammenzufassen gewohnt sind, hervorheben. Ja noch mehr, neben der Literaturwissenschaft, der Geschichte, der Philosophie, der Religionstheorie und -praxis, sind Freudsche Anregungen tief eingedrungen in die Wissenschaft von der Gesellschaft und des Rechts, in die Völkerpsychologie und die Erforschung des sozialen Lebens der primitiven Gemeinschaften. Daß ohne die Freudischen psychologischen Erkenntnisse die moderne Psychologie nicht denkbar ist, braucht nicht erst bewiesen zu werden.

Woran — so möchte man fragen — lag dieser gewaltige Einfluß? — ein Einfluß übrigens, dessen Intensität ja nur zunimmt, wenn man sich vergegenwärtigt, daß Freud zu den bestgehaftesten und umstrittensten Gestalten der neuen Geistesgeschichte gehört. Die Frage nach den Voraussetzungen dieses Einflusses ist außerdem auch aus einem andern Grund bemerkenswert. Freuds Psychologie ist im 19. Jahrhundert entstanden, zu einer Zeit also, wo

das Ideal einer naturwissenschaftlichen Begriffsbildung vorherrschend war. Die kompromißlose Anwendung einer an der Mechanik orientierten Methode auf die Empirie war für Freud eine Selbstverständlichkeit. Auch wird man sagen dürfen, daß Freuds monistischer Pansexualismus, der infolge seiner ungeheuerlichen Einseitigkeit mit Recht auf einen energischen Widerstand von Zeitgenossen stieß, einer allgemeinen monistischen Denkform des spätern 19. Jahrhunderts entsprach. Gerade diese Umstände — die auf die Naturwissenschaft ausgerichtete Psychologie und die Tendenz, die Fülle des seelischen Lebens und seiner Gestalten durch ein mehr oder minder gewalttames Verfahren auf die Libido zu reduzieren, mühten — so hat es den Anschein — den Geisteswissenschaftler, dessen vornehmster Begriff die Individualität und deren geschichtliche Einmaligkeit ist, vor Freud zurückschrecken. Daß dies weithin nicht der Fall war, kann seine Ursache wohl nur darin haben, daß die Psychologie Freuds sich auf andern Erkenntnisgebieten zu bewähren vermochte.

Die psychoanalytische Methode Freuds blieb nicht nur Methode. Im Laufe der Jahre zeigte sich immer deutlicher, daß Freuds Erforschung der menschlichen Seele, ihrer Struktur, ihres Mechanismus und ihrer Pathologie — Kultur war für Freud überhaupt ein pathologisches Phänomen, indem sie sich auf einem unnatürlichen Verzicht auf die Befriedigung der elementaren Triebe erhob — sich zu einer umfassenden Anthropologie und einer Lehre vom Wesen der Kultur auswuchs, deren philosophisch-weltanschaulichen Hintergründe bloß allmählich greifbar wurden, zumal Freud Zeit seines Lebens an seiner ursprünglichen antimetaphysischen Haltung, festhielt und nie zugegeben hätte, daß er die Empirie mit vorgefaßten Kategorien schon bearbeitete oder sie überschreite auf Grund unbewusster philosophischer Tendenzen.

Freud gehört in die Reihe der großen Zerstörer von Illusionen, „Lebenslügen“, absichtlicher und unwillkürlicher Täuschungen, die der Mensch aus manigfaltigen, meistens wenig edeln Gründen fabriziert. Mit einer unerschütterlichen Redlichkeit hat Freud an diesem manchmal reichlich unsauberen Geschäft festgehalten.

Freuds Einfluß auf die Philosophie und die Geisteswissenschaften bestand vornehmlich in dem, was man mit Psychologisierung bezeichnet. Eine Philosophie wird dann nicht primär untersucht auf ihren Wahrheitsgehalt, sondern es wird zu erforschen versucht, welche Motive, Anlagen, kurz — wie die seelische Struktur eines Denkenden sich in einem philosophischen System ausgewirkt habe. Daß wir dadurch von eigentlich philosophisch-wissenschaftlichen Fragestellungen abgedrängt wurden, liegt auf der Hand. Diese Tendenz zur Reduktion der Philosophie auf die Psychologie hat Freud nicht verursacht; auch sie lag in der Zeit, der Freud so sehr verpflichtet war, daß seine Psychologie der Bewußtmachung des Unbewußten angesichts dieser Verbindung mit den geistigen Strömungen des 19. Jahrhunderts zu versagen schien. Die Reduktion der Philosophie auf die Psychologie hängt auf das tiefste zusammen mit der Destruktion des Wahrheits- und Vernunftbegriffs, zu der gerade Freud das Seine beigetragen hat, indem er sich dem radikal desillusionierenden Nachweis widmete, daß die menschliche Vernunft immer und

überall ohne ihr Wissen von unterweltlichen Triebkräften geleitet und geführt wird und sie dadurch nicht zur Wahrheit, sondern bloß zur Rechtfertigung eben dieser Triebe gelangt.

Wenn ich mich nicht irre, hat Freud einer seiner **Feinern** Schriften folgendes Wort vorausgesetzt: *flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.* Wenn ich die Götter mir nicht gnädig stimmen kann, werde ich doch die Hölle aufrühren. Ist man nicht versucht, diese furchtbare Drohung über Freuds Werk überhaupt zu setzen? Und — wie wir gerechterweise fortfahren müssen — bestätigte nicht der Verlauf der Geschichte, deren Zeugen wir sind, daß diese Unterwelt keine Phantasie war, sondern Wirklichkeit wurde? bth.

Freud, Prof.

Signatur

Datum 25/26. Sep. 1939

05 5 4 9 10039 BEC

## Le Messenger d'Athènes

Nr. 5389

### MORT DU PROFESSEUR FREUD

Paris, 25 (A.A.). On mande de Londres que le professeur Freud est mort.

Le prof. Freud est né à Freiberg en Moravie, en 1856. Après de brillantes études à Vienne, il vint à Paris où il s'initia aux théories neurologiques de Charcot. A 30 ans il fut chargé de cours à l'Université de Vienne où en 1902 il devint professeur de Neurologie. Mais il avait déjà commencé une série d'ouvrages qui devait le rendre célèbre. Il poursuivit ensuite ses travaux sur la théorie sexuelle et l'angoisse. Il dirigeait le journal international de psychanalyse.

Après l'Anschluss, le professeur Freud fut marqué sur la liste des personnalités proscrites par les nazis. Certain temps s'écoula avant qu'il pût quitter Vienne pour se rendre en Angleterre, comme Einstein. C'est à Londres, dans le quartier Hampstead que le savant s'était fixé avec sa famille.



05 5 4 9 0040 BEC

Freud  
Symptom  
20. Sept. 1949

## Interpress (Hamburg)

Dr. 192

Sigmund Freud

192/1949

Entdecker im Meer des Unterbewussteten

Sigmund Freud, der Begründer  
der Psychoanalyse, starb am  
23. September 1939 in Hampstead  
bei London.

(Interpress) - "Es war der grossartige Abschluss eines grossartigen Lebens, ein Tod, denkwürdig selbst inmitten der Hekatomben von Toten in dieser mörderischen Zeit." Stefan Zweig, der diese Worte der Bewunderung niederschrieb, war dabei, als sich der Sarg in die englische Erde senkte. Fünfzehn Jahre hatte der grosse Psychoanalytiker ohne Aufhebens davon zu machen einen stillen Kampf gegen eine bösartige Geschwulst und ihre Rückfälle geführt. Erst zwei Tage vor seinem irdischen Abschied setzte der greise Wissenschaftler auf dem Krankenbett mit seiner unermüdlichen Forschungsarbeit aus. In gefasster Klarheit gab er "wie ein römischer Held" dem Arzt freie Handhabe, dem Schmerz ein Ende zu bereiten.

In Freiberg in Mähren wurde Sigmund Freud Mitte des 19. Jahrhunderts als Kind armer Leute geboren, kam schon mit vier Jahren nach Wien, wo er nach dem Medizinstudium sich 1885 zum Dozenten für Neuro-pathologie habilitierte. Anschliessend begegnete er in der Salpêtrière in Paris dem Gelehrten Charcot, dessen scharfsinnige und analytische Geistigkeit ihn tief beeindruckte. Zurückgekehrt widmete er sich noch eine Weile seinen früheren umfassenden Untersuchungen, um sich seit Anfang der neunziger Jahre auf das Gebiet der Psychotherapie und Psychologie zu beschränken.

Zusammen mit dem Nervenarzt Breuer erforschte er die Entstehung hysterischer Symptome. An die Stelle der hypnotischen Heilbehandlung, die im schlafähnlichen Zustand seelische Krankheitsstörungen aufsucht und suggestiv aufhebt, trat bei ihm später die im Wachsein des Patienten angewandte psychoanalytische Methode. Peinliche Erinnerungen, in der Vergangenheit aus dem Bewusstsein "verdrängt", doch im unbekannten und wirkungstiefen Raum des Unterbewussteten mit larvenverkleideter List und auf Umwegen immer wieder über die "Schwelle"

Bei Abdruck wird ein Belegexemplar erbeten

wenden!

in das Haus des erhellten, verstandenen Lebens eindringend, begriff Freud als Störungsfaktoren der Trieb- und Gefühlsentwicklung. Auf dem Wege der Traumdeutung fand er den erfolgreichsten Zugang zur kranken Seele. Der Patient kann sich auf dreifache Art und Weise von seinen "Komplexen" befreien: seine unterdrückten Wünsche bejahen, "sublimiert" auf ein Hochziel richten oder aus dem Erkennen heraus ablehnen.

In den letzten Jahren seines Lebens sprach Freud von der bewaltigen Macht des "Eros", der er die dämonische Kraft des "Todestriebes" gegenüberstellte. Keineswegs mehr ein "Pansexualist", sah er neben der "Libido"-Energie der triebhaften Seele das Element der "Objekttriebe" eingeschaltet, Bewegungen der Vereinigung und Auflösung im lebendigen, kulturgestaltenden Widerspruch. Selbst von einer teils grandiosen, teils trockenen Einseitigkeit, bewahrte sich der Gelehrte stets ein nüchternes Urteil über die Heilungsmöglichkeiten mittels seiner bis heute lebhaft diskutierten Methode.

"Vielleicht habe ich einen Ödipuskomplex, aber ich bin kein Sünder!", so ironisierte ein bekannter amerikanischer Katholik die Lehrmeinung Freuds, der die Religion für eine gefährliche Illusion des Menschen hielt. Ob allerdings psychohygienische Polikliniken im Stile der Tuberkulosebekämpfung mit den Milieueinflüssen gesellschaftlicher und wirtschaftlicher Natur fertig werden können, bleibt zu bezweifeln. Religion, "Sündhaftigkeit" und "Schuld" des Christenmenschen sind nicht einfache "Kindheitsneurosen". Auch die Psychoanalyse ist trotz aphoristischer Kritik mehr als "die Krankheit, für deren Heilung sie sich hält". Der weissbärtige alte Mann und vorbildliche Familienvater jedoch, der vor einem Jahrzehnt der Frage nach den Rätseln des Daseins enthoben wurde, glaubte an die Selbstverständlichkeit menschlicher Moral. Kein einzelner Wissenschaftler wird auf den Spuren des Kopernikus heute eine Weltwende begründen, sondern viele Steine, aus allen vier Himmelsrichtungen herbeigeschafft, sich in glücklicher Stunde der geduldigen Hand zum neuen Bau fügen. Der Name Sigmund Freuds wird dabei nicht vergessen werden.

20. 9. 1949

...

) o (

Freud, Sigmund, österreichischer Gelehrter (Neurologe). - Geb. 6. Mai 1856 in Freiburg (Mähren). Kam 1860 nach Wien. Besuchte das Gymnasium und studierte in Wien Medizin. Promovierte 1881 in Wien zum Dr.med. Habilitierte sich 1885 zum Dozenten für Neuro-pathologie an der Universität Wien. Studienaufenthalt an der Salpêtrière, Paris, 1885-86. Wurde 1902 zum ausserordentlichen Professor, 1920 zum Ordinarius ernannt. Begründete in den zwanziger Jahren die Psychoanalyse, verfasste die grundlegenden psychoanalytischen Werke und gab zahlreiche Jahrbücher (und Almanache) sowie Zeitschriften heraus. Wurde anlässlich seines 70. Geburtstages 1926 zum Ehrenbürger von Wien ernannt. Erhielt 1930 den Goethpreis der Stadt Frankfurt/Main. Dementierte 1938 nach dem Anschluss Österreichs selbst das Gerücht seiner Verhaftung. Erlangte die Ausreiseerlaubnis nach Grossbritannien und übersiedelte nach London. Spielte in seiner Emigration in der Internationalen Liga gegen Rassismus und Antisemitismus eine führende Rolle. Starb am 23. September 1939 in Hampstead bei London. - Veröffentlichungen: Gesammelte Schriften (bis 1928 elf Bände im Internationalen Psychoanalytischen Verlag, Wien): Band 1: Studien über Hysterie, Frühe Arbeiten zur Neuroselehre, 1892-99; Band 2: Die Traumdeutung; Band 3: Ergänzungen und Zusatzkapitel zur Traumdeutung, Über den Traum, Beiträge zur Traumlehre, Beiträge zu den Wiener Diskussionen; Band 4: Zur Psychopathologie des Alltagslebens, Das Interesse an der Psychoanalytischen Bewegung; Band 5: Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, Arbeiten am Sexualleben und zur Neurosenlehre, Metapsychologie; Band 6: Zur Technik (der Psychotherapie), Zur Einführung des Narzissmus, Jenseits des Lustprinzips, Massenpsychologie und Ich-Analyse; Band 7: Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse; Band 8: Krankengeschichten; Band 9: Der Witz und seine Beziehung zum Unterbewussten, Der Wahn und die Träume in W.Jensens "Gravida", Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci; Band 10: Totem und Tabu, Arbeiten zur Anwendung der Psychoanalyse; Band 11: Schriften aus den Jahren 1923-26, Geleitworte zu Büchern anderer Autoren, Gedenkartikel, Vermischte Schriften, Bibliographie 1877-1926, Band 12 (Wien, 1935): Schriften aus den Jahren 1928-33. Ferner: Zeitgemässes über Krieg und Tod, 1924; eine Selbstbiographie in "Medizin der Gegenwart in Selbstdarstellungen", Band 4, 1925; Die Entstehung des Monotheismus, o.J.; Das Unbehagen in der Kultur, 1930; Moses und der Monotheismus, 1948 in deutscher Sprache; An Outline of Psychoanalysis, 1949. - Herausgeber von: "Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse" (seit 1913), offizielles Organ der internationalen Psychoanalytischen Vereinigung; "Imago", Zeitschrift für Anwendung der Psychoanalyse auf die Natur- und Geisteswissenschaften, Interpress (Hamburg)

20.9.49



055490041 BEG

## Interpress (Hamburg)

*192*

Sigmund Freud

192/1949

Entdecker im Meer des Unterbewussten

Sigmund Freud, der Begründer  
der Psychoanalyse, starb am  
23. September 1939 in Hampstead  
bei London.

(Interpress) - "Es war der grossartige Abschluss eines grossartigen Lebens, ein Tod, denkwürdig selbst inmitten der Hekatomben von Toten in dieser mörderischen Zeit." Stefan Zweig, der diese Worte der Bewunderung niederschrieb, war dabei, als sich der Sarg in die englische Erde senkte. Fünfzehn Jahre hatte der grosse Psychoanalytiker ohne Aufhebens davon zu machen einen stillen Kampf gegen eine bösartige Geschwulst und ihre Rückfälle geführt. Erst zwei Tage vor seinem irdischen Abschied setzte der greise Wissenschaftler auf dem Krankenbett mit seiner unermüdlichen Forschungsarbeit aus. In gefasster Klarheit gab er "wie ein römischer Held" dem Arzt freie Handhabe, dem Schmerz ein Ende zu bereiten.

In Freiberg in Mähren wurde Sigmund Freud Mitte des 19. Jahrhunderts als Kind armer Leute geboren, kam schon mit vier Jahren nach Wien, wo er nach dem Medizinstudium sich 1885 zum Dozenten für Neuro-pathologie habilitierte. Anschliessend begegnete er in der Salpêtriè-re in Paris dem Gelehrten Charcot, dessen scharfsinnige und analytische Geistigkeit ihn tief beeindruckte. Zurückgekehrt widmete er sich noch eine Weile seinen früheren umfassenden Untersuchungen, um sich seit Anfang der neunziger Jahre auf das Gebiet der Psychotherapie und Psychologie zu beschränken.

Zusammen mit dem Nervenarzt Breuer erforschte er die Entstehung hysterischer Symptome. An die Stelle der hypnotischen Heilbehandlung, die im schlafähnlichen Zustand seelische Krankheitsstörungen aufsucht und suggestiv aufhebt, trat bei ihm später die im Wachsein des Patienten angewandte psychoanalytische Methode. Peinliche Erinnerungen, in der Vergangenheit aus dem Bewusstsein "verdrängt", doch im unbekannten und wirkungstiefen Raum des Unterbewussten mit larvenverkleideter List und auf Umwegen immer wieder über die "Schwelle"

*wenden!*

in das Haus des erhellten, verstandenen Lebens eindringend, begriff Freud als Störungsfaktoren der Trieb- und Gefühlsentwicklung. Auf dem Wege der Traumdeutung fand er den erfolgreichsten Zugang zur kranken Seele. Der Patient kann sich auf dreifache Art und Weise von seinen "Komplexen" befreien: seine unterdrückten Wünsche bejahen, "sublimiert" auf ein Hochziel richten oder aus dem Erkennen heraus ablehnen.

In den letzten Jahren seines Lebens sprach Freud von der bewaltigen Macht des "Eros", der er die dämonische Kraft des "Todestriebes" gegenüberstellte. Keineswegs mehr ein "Pansexualist", sah er neben der "Libido"-Energie der triebhaften Seele das Element der "Objekttriebe" eingeschaltet, Bewegungen der Vereinigung und Auflösung im lebendigen, kulturgestaltenden Widerspruch. Selbst von einer teils grandiosen, teils trockenen Einseitigkeit, bewahrte sich der Gelehrte stets ein nüchternes Urteil über die Heilungsmöglichkeiten mittels seiner bis heute lebhaft diskutierten Methode.

"Vielleicht habe ich einen Ödipuskomplex, aber ich bin kein Sünder!", so ironisierte ein bekannter amerikanischer Katholik die Lehrmeinung Freuds, der die Religion für eine gefährliche Illusion des Menschen hielt. Ob allerdings psychohygienische Polikliniken im Stile der Tuberkulosebekämpfung mit den Milieueinflüssen gesellschaftlicher und wirtschaftlicher Natur fertig werden können, bleibt zu bezweifeln. Religion, "Sündhaftigkeit" und "Schuld" des Christenmenschen sind nicht einfache "Kindheitsneurosen". Auch die Psychoanalyse ist trotz aphoristischer Kritik mehr als "die Krankheit, für deren Heilung sie sich hält". Der weissbärtige alte Mann und vorbildliche Familienvater jedoch, der vor einem Jahrzehnt der Frage nach den Rätseln des Daseins entzogen wurde, glaubte an die Selbstverständlichkeit menschlicher Moral. Kein einzelner Wissenschaftler wird auf den Spuren des Kopernikus heute eine Weltwende begründen, sondern viele Steine, aus allen vier Himmelsrichtungen herbeigeschafft, sich in glücklicher Stunde der geduldigen Hand zum neuen Bau fügen. Der Name Sigmund Freuds wird dabei nicht vergessen werden.

20. 9. 1949

) o (



Freud, Sigmund, österreichischer Gelehrter (Neurologe). - Geb. 6. Mai 1856 in Freiburg (Mähren). Kam 1860 nach Wien. Besuchte das Gymnasium und studierte in Wien Medizin. Promovierte 1881 in Wien zum Dr.med. Habilitierte sich 1885 zum Dozenten für Neuro-pathologie an der Universität Wien. Studienaufenthalt an der Salpêtrière, Paris, 1885-86. Wurde 1902 zum ausserordentlichen Professor, 1920 zum Ordinarius ernannt. Begründete in den zwanziger Jahren die Psychoanalyse, verfasste die grundlegenden psychoanalytischen Werke und gab zahlreiche Jahrbücher (und Almanache) sowie Zeitschriften heraus. Wurde anlässlich seines 70. Geburtstages 1926 zum Ehrenbürger von Wien ernannt. Erhielt 1930 den Goethpreis der Stadt Frankfurt/Main. Dementierte 1938 nach dem Anschluss Österreichs selbst das Gerücht seiner Verhaftung. Erlangte die Ausreisserlaubnis nach Grossbritannien und übersiedelte nach London. Spielte in seiner Emigration in der Internationalen Liga gegen Rassismus und Antisemitismus eine führende Rolle. Starb am 23. September 1939 in Hampstead bei London. - Veröffentlichungen: Gesammelte Schriften (bis 1928 elf Bände im Internationalen Psychoanalytischen Verlag, Wien): Band 1: Studien über Hysterie, Frühe Arbeiten zur Neuroselehre, 1892-99; Band 2: Die Traumdeutung; Band 3: Ergänzungen und Zusatzkapitel zur Traumdeutung, Über den Traum, Beiträge zur Traumlehre, Beiträge zu den Wiener Diskussionen; Band 4: Zur Psychopathologie des Alltagslebens, Das Interesse an der Psychoanalytischen Bewegung; Band 5: Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, Arbeiten am Sexualleben und zur Neurosenlehre, Metapsychologie; Band 6: Zur Technik (der Psychotherapie), Zur Einführung des Narzissmus, Jenseits des Lustprinzips, Massenpsychologie und Ich-Analyse; Band 7: Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse; Band 8: Krankengeschichten; Band 9: Der Witz und seine Beziehung zum Unterbewussten, Der Wahn und die Träume in W.Jensens "Gravida", Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci; Band 10: Totem und Tabu, Arbeiten zur Anwendung der Psychoanalyse; Band 11: Schriften aus den Jahren 1923-26, Geleitworte zu Büchern anderer Autoren, Gedenkartikel, Vermischte Schriften, Bibliographie 1877-1926, Band 12 (Wien, 1935): Schriften aus den Jahren 1928-33. Ferner: Zeitgemässes über Krieg und Tod, 1924; eine Selbstbiographie in "Medizin der Gegenwart in Selbstdarstellungen", Band 4, 1925; Die Entstehung des Monotheismus, o.J.; Das Unbehagen in der Kultur, 1930; Moses und der Monotheismus, 1948 in deutscher Sprache; An Outline of Psychoanalysis, 1949. - Herausgeber von: "Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse" (seit 1913), offizielles Organ der internationalen Psychoanalytischen Vereinigung; "Imago", Zeitschrift für Anwendung der Psychoanalyse auf die Natur- und Geisteswissenschaften.

Interpress (Hamburg)

20.9.49